

Pauline Pucciano

TOUS LES TROIS

ROMAN

« La vie est une histoire contée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien. »

Comment peut-on, comment ose-t-on écrire après Shakespeare ? Je suis pris au seuil de ce récit d'un vertige d'humilité et je demande pardon au lecteur de me laisser aller à cette pulsion obscène. Ecrire. Exprimer le gémissement de mon âme hantée. Me soulager d'une partie de moi-même qui pèse de plus en plus lourd et me fait pencher vers la terre.

La vie est une histoire contée par un idiot, et c'est moi l'idiot qui vais vous conter une histoire, l'histoire d'une vie pleine de silence et de fureur, une vie qui vient de s'éteindre, de se refermer sur l'écran noir d'un couvercle de cercueil. Une vie qui n'est pas la mienne mais qui s'est infiltrée en moi, et dont le souvenir tourne sans cesse dans ma mémoire, comme un appel au sens. Car elle ne signifie rien.

Césaire a dit : « Je serai la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche. » Et moi, je voudrais sortir son malheur du silence, du silence et de la fureur. Audrey H. est morte avant-hier. Et il n'y a que moi – que moi – pour parler. Moi, le vieux bonhomme noir qui n'avais rien à faire dans cette histoire de blancs. Moi, le communiste qui n'avais rien à faire dans ces douleurs bourgeoises. Moi, le psychiatre, à qui seul elle parlait.

Mes patients cherchent le miracle de la parole vivante, de la parole orale. Je n'ai jamais été très doué pour ça. Je fais partie de ces créatures amphibies, qui se meuvent dans un milieu mais ne respirent que dans un autre – l'écrit est pour moi une terre natale, une rivière où je m'abreuve, un ciel dont je sais nommer les étoiles et qui m'offre le sens du monde. Lire me nourrit, et écrire – écrire est ce que je fais quand je ne peux plus pleurer. Et les vieux bonshommes noirs ne peuvent pas souvent se permettre de pleurer. Surtout quand ils sont psychiatres.

Je sais par où commencer ce récit, j'ai remonté son fil mille fois dans ma mémoire. Un fil rouge, devrais-je ajouter, non seulement parce que c'est l'expression consacrée, mais surtout parce que ces mots donnent une image frappante de ce que cela représente pour moi. Un sillon sanglant dans ma chair, une racine tortueuse et inarrachable, un écheveau de douleurs. La raison, l'éthique professionnelle, la morale, me dictent la réserve, mais je ne peux faire abstraction du sentiment que j'éprouve à l'heure d'écrire ces lignes. Un sentiment terrible, d'échec et de compassion mêlés, le sentiment d'avoir été placé là par le destin, pour sauver des vies que je n'ai été capable que de regarder sombrer. L'histoire de la famille H., pour des raisons que j'ignore et que par commodité j'attribue au hasard, a traversé la mienne.

Cette liane m'a saisi, entouré, relâché, retrouvé, pendant plus de trente ans.

Je rencontrai les H. pour la première fois au mois de juillet 1963, dans leur immense propriété au bord de l'Yveuse. Je résidais à la ville depuis peu; je n'avais pas encore monté ma

clinique, et mon cabinet, donnant sur la grand-rue, était l'un de ces lieux mixtes, dont la plaque de cuivre portait « Docteur en médecine, Psychiatre », mais qui aurait pu porter également « guérisseur », « confesseur », et « conseiller ». J'avais presque inconsciemment partagé ma semaine en deux; et si le lundi, le mercredi et le vendredi, je recevais les visites des petites gens de toutes sortes, j'avais pris l'habitude de recevoir le mardi et le jeudi la bourgeoisie la plus huppée et la plus dédaigneuse de la contrée. J'étais le médecin de campagne pour les uns, et le spécialiste pour les autres, et si je faisais rarement payer les premiers, je pratiquais à l'encontre des seconds, et sans scrupule, une politique d'honoraires libres et non conventionnés, qui me permettait non seulement de vivre, mais de me faire une réputation – car nul ne confond plus aveuglément la cherté et la qualité que les gens riches.

C'était, je m'en souviens, un mois de juillet très chaud, un de ces étés où le parfum des cerises et des roses planait dans l'air, et rentrait par les fenêtres ouvertes, avec les cris des enfants désœuvrés qui jouaient dans la rue. C'était un vendredi, et je venais de raccompagner mon dernier patient, en fin d'après-midi, lorsque le téléphone sonna. C'était Monsieur H., que je ne connaissais que de nom. Je ne saurais me souvenir exactement des mots qu'il employa – par déformation professionnelle, je n'entends pas les mots convenus; mon attention les traverse comme un milieu transparent, pour se porter sur ce qu'ils n'arrivent pas à cacher : les intonations, le débit de parole, et lorsque je le vois, la physionomie et les gestes de mon interlocuteur, me laissent une impression plus profonde et un souvenir plus durable. Les mots décalés, surprenants, répétés, ou évités, se détachent également du discours, comme des pépites de sens qui accrocheraient la lumière dans un courant boueux que je laisse filer.

Il me demandait de venir sans tarder à la Pommeraie, où il y avait eu un accident; il y avait eu une noyade, il craignait pour les nerfs de sa femme, il me dédommagerait de mon dérangement. Je sentais l'homme de pouvoir, habitué à maîtriser la situation, en proie à une panique qu'il cherchait à contenir. Il ne me révéla pas l'identité de la victime, et je supposai qu'il devait s'agir de quelqu'un de très proche, pour qu'il évitât ainsi de prononcer son nom.

Une heure plus tard, ma petite automobile se gara sur le gravier de l'allée de la Pommeraie, à côté de la grande et rutilante berline familiale. Je fus saisi par la beauté du lieu, l'élégance de la vieille demeure à colombages, la profonde impression de paix qui émanait du parc – un jardin à l'anglaise, finement paysagé, dont les multiples allées et recoins semblaient démultiplier l'espace. Rien ne traînait, ni jouets, ni tas de feuilles, ni outils, ni lunettes de soleil oubliées sur les chaises longues. Ce lieu me fit, dès le jardin, l'effet de ces demeures-musées, dans lesquelles on répugne à toucher les objets, de peur de les briser ou de briser l'ordre pétrifié dans lequel ils sont disposés; dans lesquelles on parle toujours bas, même lorsqu'on se bat, et où les enfants errent, traînant leurs mines chlorotiques, à la recherche d'une place qu'ils n'ont pas. Cette impression s'intensifia lorsque je pénétraï dans le vestibule. De vieux meubles, luisants d'encaustique, des marines médiocres rehaussées de cadres dorés, dormaient dans la pénombre des tentures, bercés par le tic-tac oppressant d'une grande pendule normande. Mes pas, étouffés par l'épaisseur du tapis, ne

brisèrent pas le silence impressionnant qui régnait ici en maître.

Une porte s'ouvrit cependant assez vite, et Monsieur H. m'accueillit, la voix et le visage graves, les yeux secs mais traversés par éclairs d'une douleur profonde. On devait lui avoir parlé de moi, car il ne manifesta aucune surprise à ma vue, et, avec une affabilité presque professionnelle, il me remercia de ma promptitude. C'était à l'époque un homme jeune, d'environ 35 ans, rasé de près, vêtu pour le week-end de vêtements de sport souples et coûteux, qui devait être fier de sa prestance. Mais il ne songeait pas à lui, à l'heure où je le rencontrai. Le soulagement qu'il paraissait éprouver de me voir me laissait deviner l'impatience où il s'était trouvé.

- Vous m'avez parlé d'une noyade ? demandai-je.

Ses yeux se détournèrent.

- Oui, un terrible accident. Notre petite fille. Suivez-moi.

Il ouvrit une autre porte, qui s'avéra être celle d'une grande cuisine. Deux petites filles vêtues à l'identique se trouvaient là; la première, de deux ans à peine, les vêtements encore mouillés, était allongée sur la grande table de marbre, sous les cuivres étincelants. La seconde, à peine plus âgée, de trois ans environ, s'enfuit à mon entrée, et je ne vis d'elle que ses deux petites nattes et sa jolie robe de vichy rose qui gagnaient précipitamment le jardin. Je devinai qu'elle était restée là, seule, à côté du cadavre de sa sœur, et me promis de lui parler avant de partir.

J'examinai rapidement le corps, étreint par la révolte instinctive et violente que j'éprouve toujours devant la mort des enfants. Celle-ci était morte depuis moins de deux heures; son corps n'était pas resté longtemps dans l'eau. On devinait qu'elle portait encore des couches dans sa petite culotte assortie à sa robe; ma première réaction fut de me dire qu'elle devait avoir froid, là, sur ce marbre, avec ses vêtements mouillés. Je prolongeai l'examen au-delà de ce qu'il était nécessaire, pour me laisser le temps de me ressaisir. Elle n'avait plus froid, bien sûr, mais comment sa mère avait-elle pu la laisser là, dégoulinante, sur la table de la cuisine ? J'étais habitué à ne pas juger les gens, mais mon émotion me mettait en colère, et je songeai qu'une mère dans cette circonstance aurait dû sécher son enfant avec la serviette la plus douce, peigner ses cheveux emmêlés d'herbes, lui mettre sa plus jolie robe, et la coucher dans son lit. Mais j'étais payé pour savoir que la souffrance est multiforme, et que son expression, encore plus que celle du plaisir, est imprévisible et singulière.

Je ravalai donc mon jugement avant de me tourner vers Monsieur H. Je le surpris en train de m'observer – c'était probablement la première fois qu'il voyait un homme noir de près, et dans l'hébétude de son accablement, il s'était laissé aller à la curiosité que lui inspiraient le grain de ma peau et la texture de mes cheveux. Il se reprit d'ailleurs avec une rapidité surprenante, et, habitué comme je l'étais à ces pointes du racisme ordinaire, je ne lui en voulus pas.

- Je vais dresser le certificat de décès, déclarai-je. Comment vous sentez-vous ?

Il fut déconcerté, en homme habitué à poser les questions plutôt qu'à y répondre.

- Je ne sais pas, finit-il par dire. Je n'ai pas encore réalisé.
- Alors, pour la première fois peut-être, il regarda sa fille, minuscule et trempée, qui l'avait peut-être réveillé cette nuit pour un cauchemar, et des larmes brusques et fugitives mouillèrent ses yeux gris. Je détournai les yeux, par discrétion.
- Vous devriez la sécher, hasardai-je.
- La police m'a demandé de laisser tout en l'état, dit-il d'une voix absente.

Malgré la curiosité qui me brûlait, j'avais conscience que je n'avais aucun droit de lui demander comment c'était arrivé, et me repliai sur mes devoirs professionnels. Pendant que je rédigeais, debout, appuyé sur le plan de travail, l'acte de décès, il resta immobile au chevet de sa fille.

- Comment s'appelle-t-elle ? demandai-je, en utilisant exprès le présent pour ne pas le heurter.
- Jessica, articula-t-il. 2 août 1961.

Je lui tendis le papier, qu'il prit en me remerciant.

- - Vous étiez inquiet pour votre femme, lorsque vous m'avez téléphoné, remarquai-je. Voulez-vous que je la voie ?

Il se précipita sur l'occasion que je lui donnais de reprendre les rênes, de sortir de cette cuisine suffocante, de quitter l'enfant horriblement immobile.

- Ma femme est d'une nature très nerveuse, me dit-il en s'écartant pour me laisser franchir la porte. Elle...

Sa phrase fut interrompue par l'arrivée de la police, dont la voiture fit crisser le gravier.

- Elle est dans sa chambre, au premier étage, première porte de gauche... vous m'excuserez, Docteur Michel, si je ne puis vous accompagner.
- Juste une dernière chose, risquai-je. Ne laissez pas votre autre fille toute seule, elle doit être en état de choc et...
- Elle est avec son frère, coupa-t-il. Si vous souhaitez prendre la mesure de son état, je vous permets de lui parler après votre entretien avec mon épouse... Maintenant, excusez-moi.

Le policier, en civil, se présentait à l'entrée, et je montai l'escalier pour couper court aux présentations.

Je m'arrêtai quelques instants devant la porte, incertain de ce que j'allais trouver derrière – comment se figurer la détresse psychique d'une mère venant de perdre une petite fille de deux ans moins de deux heures auparavant ? Je frappai, et une voix me répondit immédiatement : « Entrez. » Je ne sais pourquoi, j'attendis encore quelques instants, et la voix reprit, plus forte, avec une pointe d'autorité. « Entrez ! » Je songeai que c'était là le

ton qu'elle employait avec sa bonne, et poussai la porte avec douceur.

Une jeune femme élancée se trouvait devant un miroir en pied, et finissait d'arranger une robe noire qu'elle venait manifestement de passer. Elle ne se retourna pas tout de suite, mais m'aperçut dans la glace, où je surpris son expression de recul – qu'elle ne prit pas, comme son mari, la peine de dissimuler. Je me sentis, obscurément, rabaissé par le ton qu'elle avait employé, comme par ce regard.

- Je suis le Docteur Michel, dis-je. Votre mari m'envoie pour m'assurer que vous supportez le choc.
- Elle se retourna enfin, et son expression, que j'avais surprise dans le miroir, avait changé. Elle était impeccable, digne, les yeux à peine gonflés, soulignés d'un maquillage léger.
- Je ne vous attendais pas, dit-elle.
- Voulez-vous que je revienne plus tard ?
- Non, je vous en prie. Il faudrait me prescrire des somnifères, j'ai déjà tant de mal à dormir d'ordinaire, et maintenant, j'ai l'impression que je ne retrouverai jamais le sommeil.
- Bien sûr.
- Jessica n'avait jamais posé de problème, voyez-vous, la grossesse s'était passée facilement, pas comme pour Audrey. Et puis elle était si jolie, avec ses yeux bleus – elle me ressemblait tant. Vous savez, parfois je me dis qu'elle n'était pas de ce monde, elle était trop parfaite. Et puis, voilà, tous ces efforts, toute cette fatigue, l'allaitement, les petits soins, l'inquiétude constante, et pour quoi ? La vie est injuste, Docteur.

La chambre était, à l'image du reste de la maison, parfaitement tenue. A peine un magazine traînait-il sur le lit, avec le couple Kennedy en couverture.

Je sortis une ordonnance, en proie à un malaise croissant dont elle ne semblait pas s'apercevoir.

- Vous savez que je n'ai rien pu tirer d'Audrey, ni de Pierre d'ailleurs. Audrey était si jalouse, je ne comprends pas comment cela a pu arriver. Ils étaient tous les trois au jardin, ça s'est passé si vite... Et puis, j'ai vu mon mari livide, avec la petite dans les bras... Ah Docteur, c'était affreux, ses yeux grands-ouverts, vous savez, comme un cristal brisé en mille morceaux...

Elle suffoqua au souvenir des yeux vitreux de sa fille, et je m'approchai d'elle. Elle était prise de tremblements.

- Ses yeux sont-ils encore ouverts, Docteur ?
- Non, dis-je tout bas. Ils sont fermés maintenant.

- N'allez pas me juger, Docteur, mais je ne veux pas la voir.

Elle ferma les yeux pour prendre une profonde inspiration, qui l'aida à calmer le tremblement de ses membres.

- Je fais du yoga, vous savez, ça m'aide lorsque j'ai des crises... Là, vous voyez ?

Elle se tint toute droite, et reprit deux ou trois profondes inspirations.

- Vous devez connaître la médecine orientale, naturellement, dit-elle.

Je ne répondis rien, et je crois qu'elle prit conscience elle-même de l'absurdité de ses paroles.

- Enfin je veux dire, j'ai beaucoup de respect pour les médecines primitives, je trouve que la rationalité occidentale nous a fait beaucoup perdre de notre contact inné avec les forces de la nature.
- Je l'écoutais sans répondre, comme j'ai l'habitude de le faire quand les gens s'égarer. Elle eut un petit rire gracieux qui mit fin à la gêne qu'elle avait brièvement éprouvée.
- Quand pensez-vous qu'aura lieu l'enterrement ? demanda-t-elle ensuite, brusquement sérieuse.
- Je ne sais pas, Madame. La police est en bas.
- La police ? Quelle horreur... On ne va pas soupçonner un meurtre, n'est-ce pas ?
- J'en doute, Madame. Mais les morts brutales amènent toujours un cortège de formalités légales.
- La mort est si laide et si... malséante, murmura-t-elle. Mais je vous retiens inutilement. A moins que vous ne puissiez me faire cette ordonnance dont nous avons parlé, je n'ai pas besoin de vous.
- Il est de mon devoir de vous prodiguer un conseil, Madame.
- Ah oui ? demanda-t-elle d'un air froid, et je sentis qu'elle avait horreur des conseils, et qu'elle les prenait comme des insultes.
- Il arrive fréquemment que, lors d'un deuil, on nie la réalité de la mort. Cette phase du deuil peut durer plus ou moins longtemps; on croit voir le mort dans la rue, on croit reconnaître sa voix au téléphone, on rêve de lui de manière obsédante.
- Venez en au fait, je vous en prie.
- Faire ses adieux au mort, en se forçant à voir le cadavre, peut aider à accepter la réalité en face.
 - Je ne suis pas une personne religieuse, Monsieur, et toutes ces cérémonies me paraissent parfaitement archaïques. A quoi sert-il de lui faire mes adieux alors qu'elle est... déjà partie ?

- Il ne s'agissait que d'un conseil, Madame. Me permettrez-vous de dire quelques mots à vos enfants et de m'assurer qu'ils supportent la situation ?
- Il va bien falloir qu'ils la supportent, dit-elle un peu brutalement. Puis elle se reprit avec plus de douceur : « Mais bien sûr, Docteur, faites ce que vous devez. »

Je sortis un stylo de mon sac et lui prescrivis un somnifère léger. Elle s'y connaissait manifestement en pharmacopée, car elle eut une moue dubitative. Elle n'osa cependant pas me critiquer ouvertement, et je pris congé le plus poliment que je pus.

Je suis pris, à l'évocation de ce souvenir, d'une sorte de vision. Je vois cette femme, riche et élégante, se regarder dans son miroir – et en face d'elle, la mort, la Faucheuse hideuse et rapace, patiente et sûre de sa moisson. Et ces deux figures de femmes se tournent autour dans une sorte de danse macabre qui durera trente ans. Jessica, la première. Puis Pierre, et enfin Audrey. Cette femme sous les apparences bourgeoises du mariage et de la maternité, n'a fécondé que la destruction. Sans le voir, sans le vouloir, sans le savoir. Juste en étant ce qu'elle était. Dans son miroir.

Mais il me faut rassembler les forces vives de ma mémoire, et conjurer les brumes de mon imagination. Je sortis de sa chambre en proie à un malaise grandissant, et me jurai de ne pas ressortir de la maison sans avoir parlé aux enfants. J'entendais les policiers qui questionnaient respectueusement Monsieur H., dans la cuisine. Je fermai les yeux et tendis l'oreille. Où serais-je allé, si j'étais une petite fille de 3 ans, si les colères de ma mère me faisaient peur, si mon père était occupé avec des adultes en uniforme, si le corps étrange de ma soeur était déposé comme un gibier sur la table de la cuisine ? Je suivrais mon frère, aveuglément, dans l'espoir qu'il me rassure. Et si j'étais un petit garçon de sept ans, si je me sentais en faute parce qu'un terrible malheur avait frappé la maisonnée en ma présence, si je devais protéger ma petite soeur de tous ces adultes qui ne comprenaient pas – où irais-je ? Il devait bien y avoir au fond du jardin, quelque part, un lieu isolé qui leur appartenait. Un sanctuaire de désordre et de saleté dont ils avaient pris possession et où ils traînaient leur enfance. Je ne faisais aucun bruit sur les tapis profonds, et je risquai un oeil derrière les portes entrabaillées des chambres. La chambre du garçon, propre et nette comme celle d'un petit soldat, arborait un magnifique train électrique flambant neuf. Venait-il de le recevoir, ou, comme je le craignais, n'avait-il, ou ne se sentait-il pas le droit de jouer avec ? De faire dérailler les luxueuses locomotives et de précipiter les wagons vernis dans de terribles accidents ferroviaires... Le même spectacle m'attendait dans la chambre des filles, où l'espace central était occupé par une gigantesque maison de poupées, qui paraissait la réplique en miniature de la maison réelle – chaque petit meuble en bois bien disposé à sa place, chaque petite casserole en cuivre bien alignée dans la minuscule cuisine, chaque poupée figée à jamais dans une occupation de façade. Les chambres étouffaient de luxe et d'ennui. Les enfants ne devaient qu'y dormir.

Je découvris un escalier de service qui menait directement au jardin, et, sans perdre de temps, je pris le parti de m'engager dans la partie la plus arborée du jardin. Je ne tardai pas d'ailleurs à découvrir ce que je cherchais – un recoin assez vaste, derrière des bosquets, presque totalement enclos de végétation, où se tenaient, assis sur des pierres plates qui semblaient leur être familières, le petit garçon et la petite fille. Ils se tenaient par la main, tout assis qu'ils étaient, et me considéraient gravement, sans surprise, mais avec un certain effroi. Ils étaient silencieux, les traits crispés, et je me demandai si c'était mon irruption qui les avait fait taire, ou s'ils se tenaient là silencieux, main dans la main, depuis longtemps.

Je m'accroupis à bonne distance d'eux.

- J'aime ce petit coin, dis-je d'un air engageant. La maison est un peu trop... solennelle.
- Vous êtes policier ? demanda Pierre.
- Non.
- Il est marron, dit Audrey.
- Je souris.
- Oui, je suis marron. Même si en général on dit plutôt « noir ». Et je suis docteur. Je m'appelle le docteur Michel.
- Vous êtes venu pour soigner Jessica ? demanda Pierre.
- Votre père m'a appelé pour que je vienne la voir, mais pas pour la soigner. Elle est morte, ajoutai-je. On ne peut pas soigner la mort.

Les deux enfants ne savaient plus quoi me dire, et attendaient que je m'en aille. J'avais troublé leur intimité. Je les regardai un moment sans parler, car ils avaient l'air du genre silencieux.

- Je peux m'asseoir là ? demandai-je en désignant une troisième pierre plate.
- C'est la pierre de Jessica, dit Audrey.
- Alors je vais m'asseoir par terre.

Je m'assis et je fermai un moment les yeux. Quand je les rouvris, ils semblaient s'être un peu détendus, et m'observaient avec beaucoup d'attention.

- Vous allez nous emmener ? demanda Audrey.
- Non, dis-je en souriant, bien sûr que non. Tu as peur que je vous emmène ?
- Non, je n'ai pas peur.
- Tu as peur de rester ici ?

Elle ne dit rien mais me fixa intensément et hocha la tête en signe d'assentiment.

- Pourquoi ? demandai-je.
- Jessica me fait peur dans la cuisine, dit-elle.

- Elle ne va pas rester là, dis-je.
- On va l'enterrer, dit Pierre à sa soeur d'un air docte. On fera une cérémonie à l'église, puis on la mettra dans un cercueil et on le fermera et on le mettra dans la terre.
- Ah, dit Audrey. Alors on mangera encore sur la table de la cuisine ?

Je secouai la tête en souriant.

- La cuisine redeviendra comme avant, dis-je. Mais votre vie, pas tout à fait. Parce que votre petite soeur ne sera plus là.
- Maman va être furieuse, dit Pierre avec anxiété.
- Oui, dit Audrey. C'était sa petite fille préférée.
- Les mamans sont toujours tristes quand elles perdent leurs enfants, dis-je. Parfois leur tristesse ressemble à de la colère.

J'hésitai un instant, puis je me risquai à leur poser la question.

- Vous étiez là lorsque Jessica s'est noyée ? Vous voulez en parler ?

Audrey regarda son frère avec frayeur et je sentis que je n'aurais pas dû les brusquer. Le petit garçon serra la main de sa soeur et ferma son visage. Il me regardait toujours, mais je sentis que le semblant de confiance que j'avais instauré était brisé.

- Lorsque les policiers seront partis, peut-être devriez-vous rejoindre votre papa, dis-je en me levant.

Ils ne répondirent pas.

- Bon, alors il me reste à vous dire au-revoir.

Ils me regardèrent partir, muets, et l'image de ces deux enfants assis sur des pierres derrière un bosquet, attendant indéfiniment quelque chose qui ne venait pas, s'imprima profondément en moi. Je me surpris à repenser à eux, souvent, comme à ces enfants fantômes hantant la vieille demeure anglaise du Tour d'Ecrou d'Henry James. Comme eux, ils détenaient le secret d'une mort violente, et comme eux, se taisaient. Etaient-ils vraiment plus vivants que leur soeur ?

Je n'eus pas beaucoup de chemin à parcourir pour découvrir l'étang où probablement le drame avait eu lieu. C'était un petit étang d'agrément, plein de vase et de poissons, peu profond. Je fermai les yeux, debout devant l'étang, en essayant d'imaginer l'instant. C'est l'heure creuse de l'après déjeuner, le soleil est haut dans le ciel et toutes les portes et les fenêtres de la maison sont ouvertes. Les parents sont occupés – Madame H a mal à la tête, ou bien elle a mal dormi, et souhaite se reposer un moment. Monsieur H s'enferme un moment dans son bureau. La cuisinière s'occupe de la vaisselle, la nurse ne travaille pas le week-end. Pierre demande à ses parents s'ils peuvent aller jouer au jardin tous les

trois, et on lui répond oui sans vraiment faire attention.

Ils sortent. Que font-ils ? Ils vont probablement s'asseoir chacun sur leur pierre, et puis ils inventent un jeu. Une partie de cache-cache, une chasse au trésor. Et puis plusieurs images se superposent. Les deux plus grands continuent à jouer, ils sont complices, et rechignent à se laisser ralentir par Jessica qui n'est encore qu'un bébé. L'oublient-ils ? L'écartent-ils de leur jeu ? La punissent-ils pour quelque crime enfantin ? Jessica s'ennuie toute seule et regarde les poissons de plus près, elle entre dans l'eau, glisse, s'amuse avec la boue, puis elle perd l'équilibre, panique, essaie de crier - et ses poumons s'emplissent de vase. Où étaient les autres ? Sont-ils arrivés, essoufflés, riant aux éclats pour la dernière fois de leur enfance, quand ils l'ont vue flotter, les cheveux épars, la face dans l'eau ? L'un d'entre eux a-t-il vu la scène ? Est-il resté fasciné, obsédé par la terreur de ne pas se salir, de voir jusqu'au bout ce qui se déroulait ?

Je rouvris les yeux et frissonnai longuement dans l'air du soir. Il était temps que je reparte, je n'avais que trop trainé à la Pommeraie et rien ne justifiait que je m'attarde. Je ne croisai personne sur mon chemin, et fis le trajet du retour de manière purement automatique dans ma petite voiture. Le destin m'avait ferré, j'avais mordu à l'hameçon de cette souffrance entrevue. Et lorsque je lus, le lendemain, dans le journal local, l'avis de décès et l'annonce des obsèques, je sus immédiatement que j'y assisterais.

Je ne sus jamais si madame H avait changé d'avis et fini par suivre mon conseil, ou si elle avait simplement donné les ordres concernant sa fille. En tout cas, le lendemain, la fillette fut exposée, dans une gerbe de dentelles et de fleurs blanches, ses cheveux piqués de marguerites, dans un cercueil minuscule et vernis, tout capitonné de blanc, qui me fit, je ne sais pourquoi, penser aux petits meubles vernis de la maison de poupées. Elle était là, cette toute petite fille, comme une minuscule mariée, parée comme elle ne l'avait été, peut-être, que pour son baptême – comme si tous les sacrements se jouaient pour elle en une seule fois.

Je pris place dans la foule qui lui rendait les derniers hommages – hobereaux, banquiers, avocats, médecins, voisins – tout le monde, même le maire, dut retirer son chapeau et considérer un instant cette aberration consternante, cette petite bouche à jamais fermée sur des dents de lait à peine écloses, qui avait eu à peine le temps de sourire. Je ne fus sans doute pas étreint par la même émotion que la veille – et ne pus m'empêcher d'observer la famille qui se tenait, debout, à côté du cercueil. Monsieur H., très digne, jetait de temps à autres un coup d'oeil à sa fille, et son regard, lorsqu'il le détournait, paraissait à chaque fois vieilli. Madame H. se tenait très droite, son visage masqué par un voile, et répondait aux condoléances avec un courage que tout le monde salua. Pierre avait l'air plus mort que sa soeur, dans son costume noir trop grand pour lui. Il était d'une grande pâleur, le visage fermé, dur, les lèvres pincées. Audrey, qui paraissait presque aussi petite que sa soeur morte, et qui peut-être pour la première fois n'était pas habillée comme elle,

se dandinait impatiemment entre son frère et sa mère, ivre de cette foule, de ces odeurs d'église, de l'étrange et dérangeante beauté du petit cadavre qui prenait tant de place dans la nef. Je remarquai que, sans cesser de répondre poliment à une femme qui lui présentait ses condoléances, Madame H lui pinça sévèrement le bras pour qu'elle se tînt tranquille. Audrey ne broncha pas, et se figea à son tour. C'était plus que n'en pouvaient supporter ses trois ans.

Je ne garde pas souvenir de la messe, mais je remarquai qu'un photographe vint prendre des clichés de Jessica avant la fermeture de la bière, et qu'on distribua à chaque personne de l'assistance une rose blanche. Le cercueil fut hissé sur un corbillard à l'ancienne, tiré par des chevaux noirs, et la lente procession le suivit jusqu'au caveau familial. Je demurai, en ma qualité de vague connaissance, très loin de la famille H. au moment de l'enterrement. Mais, aux dires de toute cette petite ville de province, ce furent des obsèques très réussies.

-

Anonyme, octobre 1966 – décembre 1966

Pour dire le vrai, parmi les différentes étapes auxquelles les humains sont confrontés dans leur développement incertain, la maternité m'est souvent apparue comme l'une des plus difficiles. Je ne nie pas la force de l'instinct maternel, dont les lieux communs, l'éthologie animale et parfois les psychologues eux-mêmes nous rebattent les oreilles. Je ne le nie pas, je dis combien je l'ai vu souvent lutter contre l'instinct de conservation, contre la conscience de soi, contre le désir d'être libre, contre la tentation de l'éternelle jeunesse. L'instinct maternel est une force puissante et bénéfique, une lumière sans laquelle le monde serait plus aride, mais cette lumière est assaillie d'ombres gigantesques, de toutes natures, et livre chez certaines femmes un combat perdu d'avance. Qu'elle soit trop jeune, ou trop âgée, trop amoureuse de son conjoint, ou victime d'un viol exécuté, qu'elle soit inconsciente par manque d'intelligence, ou asséchée par l'hypercérébralité, qu'elle soit anorexique ou boulimique, suicidaire ou nymphomane, trop pauvre ou trop humiliée, trop dominatrice ou trop capricieuse, la femme a presque toujours du mal à être mère - à incarner cet idéal d'une élévation insensée, angélique, à endosser cette responsabilité absolue. On demande peut-être aux hommes d'être puissants, et cette exigence de puissance parfois les brise - songeons un instant à ce que nous demandons aux femmes dans notre société : être mère, c'est être la divinité qui protège, guide et nourrit, qui renonce à son être propre pour ne porter que ses fruits, qui pardonne, qui patiente, qui prend sur elle les douleurs, qui voit, écoute, ressent, pour le bien-être des autres. Aucune mère n'est une déesse. Et les enfants poussent bon an mal an avec celle que la fortune leur a donnée : malgré le désamour, malgré l'égoïsme, malgré la folie, malgré l'inconséquence. Les blessures de la maternité sont nombreuses, saignantes, et infectées de poison. Les mères castrent, les mères tuent, les mères écrasent, les mères rejettent. Les mères abandonnent. Et c'est de ces pauvres crimes ignorés, perpétrés dans les larmes, regrettés et tus, de ces crimes innombrables, que les psychanalystes font leur pain quotidien. Si je m'honore parfois d'exercer un métier de haute noblesse, à certains jours, je me fais l'effet d'un vautour . J'ai parfois aidé les adultes à panser de vieilles plaies, mais je n'ai jamais sauvé d'enfant. Peut-être est-ce là le noeud qui m'étrangle et m'attache à la famille H. Peut-être était-ce là l'unique occasion offerte par le destin, le kairos suprême de mon existence inutile. J'ai vu ces enfants en danger et je ne les ai pas sauvés. Ni l'un, ni l'autre.

Après la mort de Jessica, je passai un certain temps sans nouvelles des H. Leur tragédie, toutefois, m'avait touché, et je me surprénais souvent soit à penser à eux, soit à parler d'eux à mes confrères, soit à demander à telle ou telle personne susceptible de les connaître des bribes d'informations. Monsieur H. n'interrompit pas sa brillante carrière, et Mme H. après une période de deuil réglementaire, reprit ses bridges du jeudi et ses anniversaires de mariage, auréolée de

l'admiration un peu stupide que provoquent en Province les destins sortant de l'ordinaire. Je finis par les oublier - ou du moins, par les enfouir dans un plan inactuel de ma vie - ils symbolisaient quelque chose pour moi, même si je peinais à savoir quoi, et si j'évitais soigneusement d'approfondir la question. Mais je m'étais accoutumé à l'idée rassurante que nos trajectoires s'étaient croisées une seule et unique fois, et qu'aucune nouvelle collision ne m'atteindrait plus. C'est pourquoi je fus particulièrement surpris et ému lorsque je reçus, sans préparation aucune, la visite de Madame H. dans mon cabinet, à une heure tardive, par un soir d'hiver 1966. Les fêtes de Noël approchaient, et la neige avait été accueillie à grands cris par les enfants du quartier. Ses petits flocons dansants, si insolites et si exotiques pour moi, mettaient une note de joie dans le froid et la nuit mêmes. Je me souviens que j'étais sur le point de quitter mon cabinet, et de rentrer chez moi, dans la lumière chaude du foyer, lorsque Madame H. apparut, blonde et bouclée par l'humidité, les cheveux saupoudrés de neige, les lèvres gonflées par le froid. Elle était belle et paraissait très jeune, très légère, comme une sorte d'esprit follet amené par décembre. Mon coeur, inexplicablement, se mit à battre plus vite, et je ne crois pas exagérer en disant que j'eus peur. Peur d'elle, de son air mutin, de son manteau soyeux, de ses boucles blondes, et surtout, de ce qu'elle avait à me dire.

- Madame H., saluai-je très poliment. J'allais partir, mais si vous avez besoin de moi pour une urgence...

Elle éclata d'un petit rire amer, qui jurait sombrement avec sa silhouette et sa beauté juvéniles.

- Rassurez-vous Docteur, personne n'est mort cette fois.

Je décidai d'ignorer cette plaisanterie que je jugeais déplacée, et la considérai gravement sans la relancer. Elle ne parut pas s'en offusquer et entreprit de retirer son manteau, son écharpe et ses gants. Elle hésita un instant avec le manteau dans les mains, comme si sa première impulsion avait été de me le donner à suspendre. Mais je n'étais pas d'humeur à jouer le rôle du domestique et la laissai finalement l'étendre sur le dossier de la chaise qui faisait face à mon bureau.

- M'accorderez-vous une brève consultation, Docteur ?

- Bien sûr, asseyez-vous, lui dis-je. Voulez-vous que je prenne votre manteau ?

Elle me regarda avec acuité et je sus qu'elle savait exactement à quel jeu nous jouions. Elle savait que ma question arrivait avec un retard infime, mais significatif et calculé, et que j'avais marqué mon territoire et ma place de médecin en refusant de lui rendre naturellement ce service. Les détails du code social, les arcanes des comportements, n'avaient aucun secret pour elle, et elle naviguait avec aisance, et adresse, dans tous les milieux et toutes les circonstances.

- Non, je vous remercie infiniment, ce ne sera pas nécessaire.

Je composai un sourire figé et pris place, assez lentement pour masquer la curiosité que j'éprouvais, à mon fauteuil.

- Vous avez grandi dans les îles, Docteur ? Vous ne devez pas être habitué à la neige, dit-elle d'un ton badin en s'asseyant.

Avec d' autres patients, j'aurais rebondi sur cette question, profitant de l'occasion qui m'était

donnée de parler un peu de moi pour leur donner confiance et les inciter à la confiance. Mais venant d'elle, cette remarque était agressive, destinée à rétablir l'égalité entre nous. J'étais le médecin, certes. Mais j'étais aussi le Noir, et elle me le faisait aimablement remarquer.

– Que puis-je faire pour vous, Madame H. ? Etes-vous souffrante ? Vos nerfs peut-être ?

Elle me regarda, et fit subtilement changer l'expression de ses yeux, comme si elle cessait de jouer soudainement pour me montrer le fond de son âme – alors que, comme je le sus plus tard, elle jouait toujours, et à un niveau supérieur. Elle me manipula en effet pendant le quart d'heure qui suivit avec une maestria remarquable.

– Oh, vous m'avez devinée Docteur. Vous savez, on se joue la comédie, on fait semblant d'être gaie, on donne la réplique à tous les personnages qui passent. Mais en dedans, il y a cette fêlure, ces vertiges qui vous font perdre votre équilibre intérieur à chaque pas. Vous voyez, depuis la mort de Jessica, j'ai fait de mon mieux pour faire mon deuil, mais je n'ai jamais réussi.

– Que ressentez-vous au quotidien ?

Ma voix s'était radoucie involontairement, j'étais rattrapé par ma compassion native, par mon métier aussi, qui me rendent tous deux indulgent à ceux qui souffrent. Et elle avait des accents si sincères que je me laissai duper. Avait-elle lu tout cela dans des romans ? Était-ce une intuition géniale et diabolique, une connaissance intime de la psychologie humaine qui lui était donnée en partage sans même qu'elle eût besoin d'éprouver de sentiments ? Cela aujourd'hui me fait froid dans le dos : car il existe de ces personnes, si habiles, si expertes, si savantes en ce qui concerne l'âme des autres, qu'elles peuvent les plier et les déplier à leur guise, car elles possèdent cette science sans la conscience qui devrait l'accompagner. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », disait Rabelais. Cette femme était capable de sentir et de prévoir les moindres mouvements de votre personnalité, sans bienveillance aucune. Elle était la ruine de l'âme des autres, de tous ceux qui l'entouraient.

– Il y a d'abord mes cauchemars, terriblement vivants, et qui me restent en tête de longues heures après mon réveil. Jessica est souvent là, dans l'eau, ou dans les bras de mon mari, elle ouvre des yeux vitreux, ou bien elle cherche sans fin sa respiration. Elle ne meurt jamais, comprenez-vous ? Elle n'arrive jamais à mourir, et pourtant elle est perpétuellement en train de suffoquer. Et puis il y a la vie que je n'arrive pas à mener, Audrey et Pierre qui demanderaient beaucoup de soins, et à qui je n'arrive pas à m'intéresser, car je suis obsédée par l'image de Jessica. Vous voyez, c'est affreux pour une mère, de voir ces deux petits devenir chaque jour plus timides et plus silencieux, et de ne rien pouvoir faire pour eux. Vous savez, parfois j'ai l'impression d'être morte moi aussi, d'être dans un cercueil de verre et de regarder la vie à travers. Mais je ne peux pas y participer pleinement. Je n'y arrive pas.

Des larmes, d'une spontanéité parfaite, à peine retenues, très vite séchées par une main gracieuse, vinrent appuyer ce discours. J'avais oublié sa froideur et la méfiance absolue qu'elle m'avait

inspirée dès notre première rencontre. Je pensai : « Pauvre femme, elle a beau être riche et élégante, elle souffre comme les autres. »

- Et puis il y a ce problème conjugal avec mon mari, Docteur. Il me semble à présent que c'est mal de... enfin vous me comprenez, ajouta-t-elle, en rougissant très légèrement.
- Vous ne prenez plus de plaisir aux étreintes conjugales ? Reformulai-je.
- Oui, c'est ça, dit-elle à voix presque basse. Mon mari ne se rend compte de rien, mais cela me fait horreur, vous comprenez ?
- Et ce n'était pas le cas avant votre deuil ?
- Non, pas du tout, nous étions très heureux, très bien accordés. Mais l'accident a tout détruit, tout. Lorsque mon mari me touche, j'ai l'impression que Jessica est là, au-dessus de nous, qu'elle nous regarde, qu'elle nous juge.
- Je vois, dis-je. Vous avez certainement eu raison de venir me consulter : tout ce que vous me décrivez montre que vous supportez une intense souffrance morale, que vous avez du mal à porter seule, et également du mal à partager. Je peux vous prescrire quelques médicaments légers, mais je ne vous cacherai pas qu'à mon avis, c'est d'une thérapie par la parole que vous avez besoin.
- Une psychanalyse ? demanda-t-elle avec des yeux effarés, comme si le mot lui faisait peur.
- Non, pas nécessairement. Nous pouvons simplement essayer de vous aider à faire votre deuil.

Elle eut un pâle sourire.

- Les autres, Docteur, est-ce qu'elles y arrivent ? Je veux dire, les autres femmes qui ont perdu leur enfant ?
- Chaque histoire est unique, madame H. Mais vous avez passé le plus dur, en laissant couler le temps. Et vous êtes, à ce que je crois, d'une certaine force psychologique.
- Ah, Docteur, si j'osais vous parler de... mais non, je vous remercie, il se fait tard, je vais y aller.

Sa précipitation était feinte – mais si magnifiquement, si finement jouée... Elle avait compté que je serais à cette minute exactement dans l'état où je l'étais : plein du désir de l'aider, persuadé qu'elle développait une résistance inconsciente à l'idée d'une psychothérapie, piqué par la curiosité du scientifique qui comprend soudain qu'il lui manque une donnée.

- Je vous en prie, restez, lui dis-je avec douceur. Dites-moi ce pour quoi vous êtes venue me voir.

Elle s'immobilisa, me jaugea du regard, comme si elle évaluait longuement la confiance qu'elle pouvait me faire.

- Vous m'inspirez confiance, dit-elle. Mon aveu n'est pas facile.
- Je vous écoute, lui dis-je doucement. Le secret professionnel vous protège aussi bien que les murs de bois du confessionnal..

Elle sourit.

- Voilà. Je suis enceinte.

A ces mots, elle fondit en larmes, me laissant seul juge de ce que la nouvelle lui inspirait. Elle était secouée de sanglots violents mais espacés, assez silencieux.

- Quand l'avez-vous appris ?
- Je m'en doutais déjà, mais j'en ai eu la confirmation il y a quelques jours. La grossesse doit être avancée d'environ 2 mois.
- Vous paraissez très perturbée par cette grossesse, dis-je à seule fin de la relancer.
- Oui, Docteur. Très, très perturbée. En fait, je ne crois pas que je pourrai la supporter.
- Que voulez-vous dire ? demandai-je, tandis que la vérité, comme une lumière qui point, commençait à se lever en moi.
- C'est tellement difficile, cet enfant qui veut remplacer Jessica... Mais je ne suis pas prête, comprenez-vous ? Je ne suis pas prête à la laisser, elle. C'est elle encore, mon bébé, et pas cette chose qui veut prendre sa place. Je me sens emplie de colère envers cet enfant, envers cette vie qui pousse alors que la mort m'a arraché l'autre. Cet enfant n'a pas le droit de vivre.

Je pris une profonde inspiration. Une image de ma mère, cheveux blancs soigneusement tressés sur un visage à peine ridé, et toujours la même blouse fleurie. Douze enfants, dont trois morts en bas-âge, sans jamais la moindre plainte. Une image de mon enfance, des veillées funèbres qui ressemblaient à des fêtes, un souvenir des chants traditionnels qui rythmaient l'entrée dans la vie, l'entrée dans la mort, comme un passage des saisons. Madame H. souhaitait se faire avorter, et c'était là la raison de sa visite.

- Il vous faut rassembler votre courage, lui dis-je avec la même douceur, qui cette fois était feinte. Cet enfant a autant le droit de vivre que Jessica. Vous avez encore quelques mois pour l'accepter, et je vous y aiderai.

Elle sourit faiblement.

- Vous êtes bon, Docteur. Mais je n'en suis pas capable.
- Qu'avez-vous en tête ?
- Vous savez bien, Docteur.

Elle se tut, baissa la tête, comme si elle éprouvait quelque honte à prononcer le nom du crime à haute voix.

- Vous me demandez de l'aide pour un avortement, dis-je mécaniquement, afin que tout soit bien clair.
- Oui Docteur.

Elle paraissait si humble, si discrète, si petite dans sa chaise.

- Vous savez que ce que vous me demandez là est considéré comme un crime par la loi française.
- Bien sûr, Docteur, je suis consciente de tout cela. Consciente et désespérée.

Je hochai la tête gravement. A mesure que les phrases sortaient de ma bouche, je me disais de plus en plus clairement que je ne pouvais pas répondre, ainsi, dans la précipitation.

- Revenez me voir demain, lui dis-je un peu plus brusquement que je ne l'aurais voulu. Je vous donnerai ma réponse.

Mon ton ne souffrait pas de réplique. Elle se leva, endossa son manteau, chaussa ses gants, noua son écharpe. Puis elle me regarda dans les yeux, longuement. Ses yeux clairs fouillant l'ombre des miens, comme un rayon de lumière.

- Je vous remercie de votre écoute et de votre compréhension, Docteur. Combien est-ce que je vous dois ?
- La consultation est à 130 francs.

Elle sortit de son sac un élégant portefeuille en cuir, probablement italien, et me paya.

- Et pour les médicaments ? Demanda-t-elle.
- Nous verrons demain, dis-je.

Elle sortit sans bruit, et je restai un temps assez long seul. Comme j'en ai l'habitude lorsque j'ai besoin de méditer, j'allumai une cigarette et me mis à faire les cent pas. La nicotine a toujours été pour moi un excellent stimulant intellectuel; et je n'ai jamais pu réfléchir convenablement sans fumer.

Je commençai par me remémorer activement notre entretien à la lumière de ce que j'avais appris. Elle était venue me voir, moi. Pourquoi pas leur médecin de famille ? Pourquoi pas son obstétricien ? Plusieurs raisons pouvaient l'expliquer; d'abord, je n'appartenais pas à son cercle de relations et son secret risquait d'être mieux gardé. Ensuite, je ne l'avais vue qu'une fois, à l'occasion de la mort tragique de son enfant. Je devais donc être disposé à la prendre en pitié, je devais tout naturellement faire la relation entre la mort de Jessica et cette grossesse, interpréter son désir d'avorter comme un symptôme de sa douleur. Or, un médecin qui l'eût mieux connue eût peut-être été moins crédule. Enfin, n'étais-je pas plus ou moins louche, entre la couleur de ma peau, mon cabinet en centre-ville, ma clientèle populaire ? Ne devais-je pas faire des anges tous les jours ?

Je tirai sur ma cigarette avec rage, et la fumée me calma en emplissant mes poumons. Elle m'avait choisi pour dupe, pour instrument et pour complice. Et j'avais cédé devant sa volonté exactement comme elle l'avait prévu. Faux, son deuil inachevé, ses cauchemars et sa frigidité. Fausses, ses larmes. Fausse, son hésitation au moment d'avouer sa grossesse. Elle n'était venue que pour ça, et ne faisait que me préparer à la révélation finale.

Après un instant de colère, je m'apaisai. Elle m'avait manipulé, certes, mais je l'avais percée à jour, et j'étais libre à cette heure. Libre de ma décision... Je pouvais lui faire comprendre que je ne souhaitais pas enfreindre la loi, et je n'entendrais plus jamais parler d'elle. Ou bien, je pouvais lui procurer l'aide qu'elle souhaitait.

Mon lecteur d'aujourd'hui aura du mal à se figurer la pression qui s'exerçait encore à l'époque sur les faiseurs d'anges – l'ombre de la guillotine n'était pas si lointaine, et la religion s'accordait avec

la loi pour dénoncer le crime de l'avortement. Je n'étais pas particulièrement religieux, et assez éduqué pour prendre du recul par rapport à la loi. Et l'histoire de mes ancêtres, présente à ma conscience, m'empêchait de considérer la vie comme une chance. La vie ne l'était pas toujours, pas pour tout le monde; certaines vies de douleur et d'humiliation ne valaient pas mieux que le néant. J'ai toujours eu cette certitude, du plus loin que je me souviens; la mort m'est toujours apparue comme une forme de délivrance. Mort de l'esclave, ultime approche de la liberté. Mort de l'enfant rejeté, échappatoire à une vie inutile, à un combat perdu d'avance. On ne pouvait pas plus lutter contre le désamour de sa mère que contre le mépris de toute une société.

Je continuai à faire les cent pas, plus serein pourtant depuis quelques minutes. Je repensai à une phrase de Sartre – dont la justesse psychologique m'a toujours laissé admiratif : « Quand la délibération commence, la décision est déjà prise ». Je me suis souvent servi de cette phrase dans ma vie, en des instants semblables à celui que je décris, afin de ne pas me perdre dans les méandres de la mauvaise foi. Il ne s'agissait pas de faire semblant de me demander quelle décision j'allais prendre; il s'agissait de découvrir, de révéler, celle qui était déjà prise, celle que ma personnalité rendait nécessaire, celle qui s'imposait d'elle-même.

Le souvenir du visage d'Audrey – d'Audrey, plus que de Pierre, je ne sais pourquoi – apparut à ma conscience, dans toute sa fragilité et son intolérable inquiétude. Je la revis, s'agitant à l'enterrement de sa petite soeur, je revis la main gantée de sa mère qui la pinçait pour la faire tenir en place; je la revis s'immobiliser comme une petite statue. Et je sus que je ne laisserais pas, s'il était en mon pouvoir de l'éviter, un autre bébé subir le même sort. Je ne savais pas alors avec netteté ou certitude ce qu'il adviendrait d'Audrey, mais sa difficulté à vivre, son malheur, m'apparaissaient déjà comme acquis, et irréparables. Ce foetus que j'ai aidé à tuer, ce bébé qui avec mon concours n'a pas accédé à l'existence, est-il le seul de cette fratrie à qui j'ai rendu service ? Est-il le seul que j'ai sauvé -non de la mort, qui était inéluctable, mais de la souffrance intense qui a accompagné celle des autres ?

Je n'ai jamais remis en cause, par la suite, ma participation à cet avortement. Le spectacle de la vie des H., même lorsque l'issue tragique était encore lointaine, ne m'a jamais donné de regret. Je n'ai jamais pensé, ne fût-ce qu'un seul instant, que cet enfant aurait pu être ou devenir heureux... Car les enfances malheureuses ne sont pas comme des années de prison ou de maladie, qui peuvent se vivre comme des parenthèses. Les enfances malheureuses sont des fondements sapés, qui menacent ruine à chaque étape nouvelle, des ossements gâtés dont le destin est d'accumuler d'innombrables fractures. On se remet d'une enfance difficile. On ne survit que rarement à une enfance malheureuse.

Le lendemain soir, je fus invité à dîner à la Pommeraie, par Monsieur H. qui passa vers midi, au volant de sa jolie voiture de sport, me prier de venir vers 19h. Il ne fut aucunement question de l'avortement, ni d'ailleurs de la grossesse de Mme H., ni non plus de Jessica. Tout se passa exactement comme si j'étais un vieil ami de la famille, ou un associé, un partenaire en affaires – ce que j'étais, d'ailleurs, en quelque sorte. L'invitation fut très courtoise, et il m'était difficile de

me dérober à cette invitation alors que j'avais déjà délibéré et décidé de leur venir en aide. Cette invitation était une question déguisée, d'une manière fort habile et fort bourgeoise. L'accepter, c'était implicitement accepter la requête de Madame H., accepter la complicité et les témoignages de reconnaissance qui s'ensuivraient probablement. La refuser, c'était implicitement couper les ponts avec cette famille, qui nierait à l'occasion avoir eu le moindre commerce avec moi. Dans les deux cas, le plus grand soin était porté à la sauvegarde des apparences; je n'avais point besoin de me justifier, ni de revenir sur la question. Il me suffisait d'accepter ou de refuser une invitation à dîner. J'entrevis à travers ce procédé tout un monde d'intrigues, de services rendus et de retours d'ascenseurs, qui m'était inconnu, et qui me fascina. Monsieur H. me traitait probablement comme il traitait un fonctionnaire à corrompre ou un employé encore honnête, mais qui devrait bientôt jeter ses scrupules aux orties.

La curiosité me fit arriver en avance de quelques minutes, et je fus reçu par la bonne, en tenue noire et tablier blanc, qui ne manqua pas de me dévisager avec l'effronterie des domestiques qui partagent les préjugés de leurs maîtres sans en avoir reçu l'éducation.

- Qui dois-je annoncer ? demanda-t-elle d'un ton soupçonneux.
- Le docteur Michel, répondis-je avec roideur.

Elle rougit légèrement et changea de ton. On lui avait sans doute recommandé la plus extrême politesse envers le Docteur qui se présenterait, mais on avait omis de lui dire qu'il apparaîtrait sous la forme d'un homme noir.

- On vous attend, Monsieur. Je vous prie de passer au salon.

Je la suivis, et fus surpris par le changement d'atmosphère qui avait eu lieu, non pas en trois ans, mais entre l'atmosphère de la journée et celle de la soirée. Si la maison m'avait paru peu amène et quelque peu glaciale, elle me paraissait maintenant employée à son véritable usage : les réceptions. Tout y fleurait le décor de théâtre : la soubrette en habit, les portes fermées, les lumières tamisées de l'antichambre contrastant avec les vifs éclats du lustre en cristal et des miroirs du salon. Les cuivres, les ors, les porcelaines précieuses étincelaient; la lueur du feu de cheminée, dansante, les faisait presque vivre. On était là au bord d'un engourdissement, qui appelait naturellement celui de quelque whisky hors d'âge, aux teintes chaleureuses et ambrées. La moralité était comme anesthésiée; c'est là l'effet le plus courant du luxe. On se baignait dans cette douce torpeur comme en des thermes vaporeux, à la chaleur étourdissante, on n'avait plus envie de discuter, ni de juger, ni de bouger, mais simplement de jouir.

Monsieur H. parut au bout de quelques minutes brèves – juste le temps de laisser son invité se mettre à son aise, lui donner le loisir d'admirer, peut-être de toucher quelques objets, mais pas assez pour l'impatienter. Je pris un volume relié de cuir dans la bibliothèque pour me donner une contenance, et le feuilletai distraitement en attendant mes hôtes.

Mon attention fut brusquement attiré par des éclats de voix, qui pour traverser les épaisses cloisons et les tapis moelleux, devaient être assez vifs.

- Ces enfants me rendront folle, criait madame H.

- Maman, je t'en supplie !criait une petite voix.
- Je t'ai déjà dit de ne pas supplier, tes supplications m'exaspèrent. Tu resteras dans ta chambre !

Il y eut un fracas de porte violemment fermée, des sanglots enfantins.

- Si je t'entends pleurer je te fais battre, entends-tu ?

Puis le silence se fit, et je sus qu'Audrey, une fois encore, s'était fait réduire au silence.

Deux voix parlèrent encore, mais à voix plus basse, si bien que je ne compris pas la teneur de leur conversation. Puis Monsieur H. entra.

- Bonsoir, Docteur Michel... Je dois vous prier d'excuser notre léger retard – nous n'avons plus l'habitude des gens exacts. Mais que dit-on, déjà, sur la ponctualité ?
- Qu'elle est la politesse des rois, répondis-je. Mais je suis sûr au contraire que plus on monte dans l'échelle sociale, et plus on trouve de retardataires.
- Vous avez raison, Docteur, les valeurs se perdent. Ah, mais voici Pierre, et sa mère.

Pierre entra en effet, tiré à quatre épingles, et les yeux secs. Il me fit un sourire poli et distant, me tendit la main et conserva ensuite, pour toute la soirée, une contenance si silencieuse et si stoïque que je compris pourquoi il avait été autorisé, lui, à demeurer à table. Madame H., quant à elle, arborait une robe mi-longue, moirée, qui chatoyait aux lueurs du feu, et son humeur paraissait si enjouée qu'on eût pu croire que ce n'était pas elle qui venait d'élever la voix et d'enfermer sa fille. Je commençais cependant à connaître son talent d'actrice.

- Et la petite Audrey ? est-elle déjà couchée ? Demandai-je.
- Oui, répondit Madame H. sans hésiter. Elle était très fatiguée après toute une journée de plein air et nous avons préféré la faire dîner avant.

Plutôt que de regarder le visage de Madame H. lorsqu'elle me donna cette explication, je regardai celui de Pierre, qui regarda sa mère d'un air impénétrable, avant de retomber dans son expression vide.

Il existe pour ce genre d'occasions une grammaire très complexe des plats et de l'argenterie, des retards, des regards, des plans de table. Sans avoir jamais évolué durablement dans ce milieu bourgeois, j'en avais intuitivement la notion – toutes les grammaires me sont familières, et aucun code, fût-il social, ne m'est étranger. Je perçus, et compris, beaucoup de choses en peu de temps. Tout d'abord, on n'avait invité personne d'autre; et ce qui aurait pu passer pour la marque d'une préférence, pour le privilège de l'intimité, était en réalité un camouflet. Les H. condescendaient à me recevoir à leur table, dans leur maison, en tant qu'invité, et donc sur un pied d'égalité. C'était là leur maximum – la somme totale de tout ce qu'ils étaient capables de faire envers un homme de couleur. Ils n'avaient même pas songé à inviter leurs réguliers, tant le mélange entre eux et moi leur paraissait saugrenu. Ils avaient peut-être même décommandé des personnes déjà invitées de longue date, afin d'arranger les choses au mieux. Le menu également parlait à leur place. S'ils ne pouvaient descendre à offrir à un invité l'oeuf à la coque, la tranche de viande froide et les pommes de terre dont ils faisaient peut-être leur quotidien, ils n'allaient pas non plus

se fendre d'un repas trop fin. Après tout, j'étais sans doute habitué, en bon descendant des peuples cannibales, à de grossières nourritures... On me servit donc un consommé assez ordinaire, un poisson frit accompagné d'une jardinière de légumes, et un gâteau aux ananas – sans doute par allusion à mes origines tropicales – que Madame H. prétendit avoir fait elle-même avec l'aide de Pierre, qui ne confirma ni n'infirmait l'information.

Monsieur H. tenta de m'écraser, de toute sa hauteur, par sa connaissance des whiskys, des cigares, de la musique classique et du cinéma américain. Je le laissai faire un certain temps, jouant avec une certaine jouissance secrète le nègre admiratif, ébahi par la délicatesse et le degré de civilisation des Blancs. N'était-ce pas le rôle que j'étais censé jouer ? Mais je ne pus résister longtemps au désir, trop humain, de retirer mon masque.

- Où avez-vous fait vos études de médecine ? demanda Monsieur H. pour mettre un terme à un blanc désagréable qui s'était installé entre le consommé et le poisson.
- A Paris.
- Vraiment ? dit Madame H. Et ça n'a pas été trop difficile ?
- Difficile ? répétai-je, pour la forcer à expliciter son sous-entendu.
- Eh bien, oui, l'adaptation a dû être rude, et le niveau à Paris doit être particulièrement élevé.
- En effet, il l'est. Le concours de médecine est l'un des plus difficiles que l'on puisse passer, et je tiens cela pour une heureuse circonstance, car les médecins exercent une fonction bien lourde, presque sacerdotale à certains égards, et tiennent entre leurs mains la vie et la mort. N'est-il pas légitime d'exiger d'eux, en particulier, le plus haut degré d'excellence ? Noblesse oblige, disait-on dans l'Ancien Régime. Eh bien, si la noblesse a changé de véhicule, et qu'elle ne passe plus par le sang – c'est du moins ce que l'on dit – le mérite personnel n'en est-il pas l'équivalent actuel ?
- Vous êtes un vrai Républicain, dit Monsieur H. de l'air un peu absent d'un homme qui n'aime pas la politique, mais qui aime à employer certains de ses mots ronflants pour l'impression de virilité qu'ils lui procurent.
- En effet, vous voyez juste. Et que pourrais-je être d'autre ? La République est universelle et ne voit pas la couleur de la peau. Elle reconnaît le mérite où il se trouve, dans l'esprit du citoyen, et non dans le luxe des dentelles dans lesquelles il est né. Elle m'a fait ce que je suis, et même si la France peine bien souvent à se maintenir à la hauteur de ses idéaux, elle a du moins la grandeur d'avoir porté en elle ceux de la Révolution Française.

Monsieur et Madame H. échangèrent un regard surpris, un peu décontenancé. Je ne rentrais pas dans leurs catégories mentales. Cela m'est arrivé souvent, avec beaucoup de gens, au cours de mon existence.

- Mais laissons là ce sujet qui doit ennuyer notre charmante hôtesse, repris-je avec une pointe de galanterie machiste, totalement feinte, mais qui me paraissait à propos. Et plus encore notre jeune Pierre, qui n'y doit rien entendre.

- Je suis passionné d'Histoire, Monsieur, dit-il avec déférence, et contre toute attente, car étant donné l'épaisseur de son silence, ma remarque à son égard était purement rhétorique.
- C'est vrai, jeune homme ? Mais cela est fort bon, l'Histoire est une discipline noble et ancienne, et qui fut inventée par un véritable génie, le vieil Hérodote.
- Je connais Hérodote, dit-il, et également Thucydide.
- Pierre, ne coupe pas la parole aux adultes, dit sa mère d'un ton sans réplique, tu ennues le Docteur Michel.
- Mais pas du tout voyons, au contraire.

Le reste de la soirée se passa sans autre incident. Les H., qui avaient pris bonne note de ma relative supériorité dans la conversation, me traitèrent avec moins de condescendance, mais ils étaient relativement éteints. Pierre fut envoyé au lit sitôt avalée sa dernière bouchée de dessert, qui était d'ailleurs fort médiocre ; puis la bonne vint desservir la table tout en nous invitant à prendre le café au salon.

Je déclinai l'invitation, prétextant un fallacieux problème d'insomnie dû à l'excès de caféine, et écourtai la soirée. Les H. me retinrent mollement, par politesse, et l'on voulut m'offrir un cognac pour m'aider à dormir. Je déclinai encore, au soulagement manifeste de Madame H. qui affectait depuis quelques minutes une extrême fatigue.

- Je vous ai apporté une adresse, dis-je à Monsieur H. en lui tendant un papier, tandis qu'il me raccompagnait dans l'air glacial de l'allée. Un confrère tout à fait sûr, d'une grande compétence, et qui ne posera pas de questions embarrassantes.
- Est-il rompu à... ?
- C'est une intervention assez simple, qu'un vétérinaire serait probablement capable de faire, bien que je ne vous le conseille pas.

Je ris moi même de cette idée.

- Mais oui, repris-je, mon confrère a, sinon l'habitude, du moins l'expérience de ce genre de pratique.
- Très bien, dit Monsieur H. Je ne sais comment vous remercier, je... je sais ce que nous vous devons, mon épouse et moi-même.
- N'y pensez plus, dis-je. J'ai écouté ma conscience. Votre femme, si je peux me permettre ce jugement de médecin et de psychiâtre, ne semble guère portée sur la maternité.

Monsieur H. me regarda d'un air sérieux, et même grave.

- Vous avez entendu les éclats de voix, n'est-ce pas ? me demanda-t-il sans animosité au bout d'une minute.
- En effet.
- Les relations de mon épouse et d'Audrey sont difficiles...
- Audrey n'a pas sept ans, fis-je observer.
- Vous avez bonne mémoire.

- C'est mon métier, Monsieur H. Observer les gens, lire entre les lignes, entendre entre les phrases. Et faire attention aux détails. Je suis psychiatre.
- C'est vrai. Eh bien, il me reste à vous souhaiter un bon retour en ville. Faites attention au verglas, la route pour sortir est peu empruntée.
- Monsieur H. ? dis-je en montant dans ma petite voiture qui eut du mal à démarrer.
- Oui ?
- N'hésitez pas à faire appel à moi, si votre famille est en souffrance. Je vous souhaite le bonsoir.

Il me regarda partir, et je le revois encore, je ne sais pourquoi, dans la lumière jaune des phares, je le revois comme un homme sur le seuil. Avait-il le désir de me parler ce soir là ? Ou l'idée l'a-t-elle simplement effleuré ? Que se serait-il passé si j'avais pu m'occuper d'Audrey à cette époque là, quelques années plus tôt ? Avons-nous, tous les deux, et lui plus que moi, commis l'irréparable lâcheté de laisser passer, comme un orage ordinaire, la maltraitance d'une petite fille innocente ?

Chapitre trois – Hospitalisation du 5 au 26 avril 1975

Huit années passèrent – et ce furent à tous égards des années fertiles de mon existence. Je me mariaï, et eus mes trois enfants; j'acquis également dans ma partie une certaine notoriété qui me valut de devenir l'associé de trois autres médecins dans l'établissement d'une clinique psychiatrique. Je décidai, non de continuer à recevoir dans mon cabinet du centre-ville, mais de partager mon temps, comme je l'avais toujours fait, entre mes deux clientèles. Trois jours à l'hôpital public, où j'assurais une prise en charge gratuite, et parfois plus sociale que médicale, des patients perdus qui avaient atterri là. Et trois jours à la clinique, où s'étiolaient les aristocratiques fins de race et les fruits gâtés d'une bourgeoisie étouffante. Je ne saurais dire pourquoi j'ai toujours tenu, absolument, et contre toute attente, à me partager entre ces deux publics, sans parvenir à trancher.

J'avais de la compassion et de la pitié pour les malades les plus démunis – j'avais surtout peut-être, et pour être tout à fait honnête, le sentiment d'un devoir sacré que je devais rendre à leur faiblesse et à leur dénuement. C'était par conviction politique, par positionnement dans la société, que je voulais être ce médecin du peuple, ce savant qui soulage les ignorants par les bienfaits de ses lumières, sans les juger, jamais. J'étais doux avec eux, et ils disaient de moi que je n'étais pas fier, peut-être bien à cause du fait que j'étais noir. Je leur ai fait tout le bien que j'ai pu, c'est-à-dire pas grand chose; un peu de compréhension dans une vie où ils en manquaient, un peu de parole dans un silence qui parfois les tuait à petit feu. Mais je n'ai pas rencontré, parmi ces patients là, de ces énigmes singulières qui défient l'intelligence du scientifique. Intellectuellement, c'étaient les cas de la clinique qui me fascinaient et me préoccupaient le plus, et c'est à eux que je pensais en dehors de mes heures de travail. Comment exprimer ce paradoxe honteux, qui révolte la partie de moi qui est communiste ? Je vais pourtant m'y astreindre, car je ne veux me recouvrir d'aucun voile. Le clivage est partout, en tout homme, et en moi comme ailleurs. Je défendais, et je défends toujours, la cause des opprimés, des exploités, des sans culture, des désœuvrés, et pourtant – pourtant ! - leur compagnie m'intéresse moins que celle des classes supérieures, dans laquelle mon esprit trouve une nourriture plus solide. La culture creuse un fossé que même l'argent ne creuse pas; car on peut perdre son argent, mais on ne perd jamais la culture, qui vous transforme à tout jamais. Les maoïstes, pour aller jusqu'au bout, avaient raison de vouloir détruire la culture bourgeoise, et de brûler les livres, et de persécuter les intellectuels, car ces derniers ne peuvent faire partie du peuple, même lorsqu'ils en sont issus. Je me suis toujours efforcé de me tenir sur une ligne de crête improbable, entre ma négritude et le monde blanc, entre le peuple souffrant et mes confrères bourgeois, entre mes devoirs de médecin de campagne et mes réflexions de plus en plus pointues sur la psychanalyse... Car c'est bien de psychanalyse qu'il s'agissait pour moi, plus que de psychiatrie. Prescrire des neuroleptiques, des anxiolitiques, évaluer les comportements, endiguer les violences, était de mon devoir. Mais... écouter ces torrents de mots, débordants, inquiétants, intrigants, s'y accoutumer, y chercher des

schémas, des récurrences, des associations, réfléchir de longues minutes à la question unique que l'on va poser, et qui va faire dévier le torrent, parfois hors de son lit, parfois avec violence, afin de faire jaillir un nouveau motif – éprouver la joie étrange de la *compréhension*, lorsqu'enfin le torrent s'organise, et devient lisible, et l'autre joie, tout aussi brûlante, et inavouable, du patient qui craque, qui pleure, qui exsude la souffrance contenue en lui depuis des années comme un abcès qui crève enfin, et dont le flot de pus qui trouve enfin le chemin de l'extérieur, et qui perce, promet soudain la guérison...

Toutes mes souffrances, toutes mes joies professionnelles sont là, dans ce huis clos troublant et obsédant de l'analyse. Analyser un être humain n'est-il pas l'expérience intellectuelle la plus radicale et la plus passionnante qu'on puisse imaginer ?

Mais je me laisse emporter. Car ce métier a aussi son lot amer d'impuissances, d'échecs et de remords, et c'est ce qui me vaut de revenir à mon sujet. A Audrey H.

Huit années passèrent donc, durant lesquelles je n'entendis plus parler des H, excepté à travers le prisme du qu'en-dira-t-on provincial, qui assure, plus qu'à Paris, une relative continuité relationnelle. J'avais reçu leurs vœux en janvier 1967, mais ce fut là une occasion unique qu'ils ne renouvelèrent pas lorsque le souvenir de l'avortement, qui se passa sans encombre, fut oublié. La révolution de mai 68 glissa sur eux comme sur une étoffe imperméable – Monsieur H., en 1975, portait seulement les cheveux un peu plus longs, et faisait à la mode de l'époque quelques infimes concessions dans la forme de ses costumes – quant à Mme H., elle avait ce privilège de l'élégance, qui consiste à ne choisir dans les modes nouvelles que quelques détails subalternes, sans que l'essentiel de la mise s'en trouve profondément modifié. Elle avait l'air moins juvénile, mais elle était toujours belle, à l'approche de la quarantaine, d'une beauté moins mutine et plus lascive, moins dénudée et plus suggestive.

De la même manière qu'elle assortissait ses vêtements à son teint, et évitait de s'habiller en blanc lorsqu'elle était pâle, elle évita de paraître plus jeune lorsque son visage se marqua légèrement, et n'en fut que plus épanouie. Certaines femmes ont ce don précieux de vieillir en toute plénitude, sachant les arcanes mystérieux qui la font s'adapter à son âge, et paraître toujours belle. Elles chaussent leur âge comme des bottes de sept lieues, lorsque tant de femmes mûrissantes, mal à l'aise avec le grain de leur peau comme avec un habit emprunté, s'enferment pour toujours dans la maladresse ou la laideur.

Je me rends compte, à lire ces lignes que je viens d'écrire, à quel point madame H me fascine, et quel noeud de sentiments mêlés, dont le plus positif est une forme d'admiration, et le plus négatif une horreur profonde, j'éprouve pour elle. Cela n'a en soi, et encore aujourd'hui, aucune importance, mais je mesure ce qu'ont dû éprouver pour elle ses enfants - les enfants aiment toujours leur mère, même quand elle ne le mérite pas, par une grâce qui leur est particulière. Mais ils perçoivent aussi tout le reste, l'horreur et la terreur, le frisson du doute, celui du remords, l'étau de la haine.

Quand ils m'amènèrent Audrey, alors âgée de 14 ans (c'était, je m'en souviens, quelques jours à peine avant son anniversaire) elle était atteinte d'une crise de mutisme qui durait depuis plusieurs jours, ils ne savaient dire au juste combien, car elle parlait peu, et ils avaient - mon coeur se serre à cette pensée - peut être mis quelque temps à s'apercevoir qu'elle ne parlait plus du tout. S'en étaient suivis les cris, les menaces, les supplications, les châtements, les tentatives de paroles, les gifles, les cadeaux. Mais Audrey ne parlait pas. Comme si elle avait perdu l'usage de la parole - elle pleurait parfois, ou faisait un sourire, plus rarement, mais pas un mot ne sortait de ses lèvres. Monsieur H semblait trouver que sa femme avait réagi de manière excessive, et qu'il s'agissait là d'une banale crise d'adolescence - du moins c'était ce qu'il disait, mais je percevais en lui une angoisse anormalement élevée. Audrey était une jeune fille gauche, qui aurait pu être jolie, mais dont la souffrance voutait le dos et crispait les traits en des rictus involontaires. Elle ne dit rien pendant l'entretien, assez bref, où ils me consultèrent. Je proposai, avec force précautions oratoires, une hospitalisation. Je m'attendais à un refus de leur part, et fus extrêmement surpris de les entendre accepter cette solution avec un soulagement évident.

Audrey nous écoutait comme si elle était idiote, comme si elle n'avait jamais appris à parler. Elle ne réagissait pas lorsque l'on parlait d'elle, et comme je l'observais du coin de l'oeil, je remarquai qu'elle avait la même expression effarée que je lui avais vue lorsqu'elle était toute petite, devant le cadavre mouillé de sa soeur. L'expression de qui soutient l'insoutenable, pensais-je. L'hébétude de l'esprit et du sentiment comme unique réponse à l'assaut imparable de la réalité.

Les formalités ne prirent pas beaucoup de temps, et je choisis pour Audrey une des plus jolies chambres de la clinique. Elle se laissa habiller de la blouse blanche sans lacets, elle se laissa guider dans les couloirs, doucher, nourrir, enfermer. Elle n'opposa aucune résistance, ne manifesta pas de tristesse, regarda avec gravité les gens qui lui adressaient la parole, avant de tourner la tête lentement vers autre chose. J'avais besoin de temps pour l'aborder, elle avait besoin de temps pour se remettre. On venait chez elle d'assiéger son silence, et, connaissant Mme H, je supposais que l'assaut avait été violent. Il fallait lui montrer qu'elle était en sûreté, dans un espace où elle avait le droit de se taire, autant qu'elle le voudrait.

Le lendemain, je décidai de la soustraire aux obligations des patients réguliers, et de lui rendre deux visites quotidiennes.

Je me souviens du visage d'Audrey dans tous ses états, à trois ans, à quatorze, à vingt, à trente-quatre, dans le mouvement de la vie et dans la rigidité de la mort. Je me souviens d'elle dans les formes longilignes de son adolescence et dans celles arrondies de sa grossesse. Elle avait ce que j'appelle, dans mon idiolecte personnel, un visage impressionnable. Comme certains paysages labiles, que le moindre vent creuse, que les marées ou les saisons bouleversent, certains visages se chiffonnent, se ratatinent, se remodèlent, et rayonnent parfois, au gré des événements psychiques. Sur ces visages, on peut lire comme en un texte. Et cela les rend beaux.

J'ai dit plus haut qu'il n'y avait pas d'expérience plus radicale ni plus passionnante que l'analyse

d'un être humain. Je pense également qu'il n'est pas d'objet plus beau que le visage humain pour la photographie ou pour la peinture. Ni même, peut-être, pour le cinéma. Je regarde avec consternation la direction dans laquelle le vent souffle sur les sociétés d'aujourd'hui. Je vois que le visage humain partout perd de sa profondeur, de sa force, de sa sublime variété. Tous les gens se ressemblent. La vieillesse même ressemble à une pâle copie de la jeunesse. Les différences s'estompent, les expressions se figent. Le masque les emporte.

Audrey était grande et gracieuse; elle avait les traits réguliers et les poignets et les chevilles fines des princesses de conte. Elle avait un sourire éclatant, lumineux de la blancheur de ses dents impeccablement rangées, rendu charmant par ses fossettes. Elle avait une voix nasale et chantante, un regard infiniment expressif. Un vrai visage, enfin, qu'un artiste eût aimé peindre.

Lorsque je vins la voir dans sa chambre, elle semblait au repos. Elle me sourit à mon entrée, et je lui adressai quelques mots de bienvenue. Elle hocha la tête comme pour s'excuser, et je m'assis sur son lit à quelque distance d'elle.

– Tu es ici pour te remettre, dis-je.

Elle ne parut pas m'entendre.

– Quelque chose t'arrive qui t'empêche de parler, continuai-je doucement. C'est pour ça que tu es ici.

Je respectai son silence, comme s'il était parfaitement normal. Je m'efforçais seulement de ne pas poser de question, de ne rien dire qui parût attendre une réponse.

– Parler n'est pas la seule façon de communiquer, mais c'est une façon commode, observai-je.

Je la regardai et elle me rendit mon regard. Je sentais que je dérangeais sa solitude, qu'elle attendait mon départ pour se retrouver seule, tranquille, loin de toute sollicitation des adultes.

J'hésitai.

– Je vais te poser une question à laquelle tu pourras répondre par oui ou par non, dis-je. Si tu ne peux pas me répondre, ce n'est pas grave. Je reviendrai demain.

Elle me regarda à nouveau, d'un air un peu anxieux.

– As-tu besoin de quelque chose dans ta chambre ?

Ses yeux se détendirent imperceptiblement et elle fit non de la tête.

Je souris, empli d'un espoir soudain – d'un espoir fou. J'avais réussi à obtenir une réponse, et c'était beaucoup plus que je n'espérais de ma première visite. Je sentis aussi ce déclic de compassion, cette forme de ce qu'il faut bien appeler de l'amour, que nous éprouvons parfois pour certains de nos patients. Ceux qui nous émeuvent, ceux qui nous marquent. Ceux dont l'histoire entre en résonance profonde, inexplicablement, avec la nôtre. Audrey avait l'âge des bavardages futiles et interminables. L'âge de parler sans réfléchir et non celui de réfléchir sans parler. Et je la laissai, le cœur étreint d'une grande tristesse, dans cette chambre impersonnelle où ses parents l'avaient abandonnée parce qu'elle ne savait plus parler.

Le lendemain et le surlendemain, mes visites furent accueillies de la même manière. Audrey ne

refusait pas le thérapeute, elle n'avait pas, même à 14 ans, de complaisance envers ses symptômes. Certains patients, plus nombreux qu'on ne croit, s'identifient à leur maladie au point de ne pouvoir s'en séparer. Audrey, elle, en vaillant petit soldat, était en guerre permanente contre sa faiblesse. Elle se soumettait à tout, même à ce qui l'épuisait, de bonne grâce. Elle attrapait toujours la main tendue. La communication entre nous devenait plus sereine, plus facile, mais elle ne parlait toujours pas.

Le troisième jour, j'essayai d'avancer un peu plus loin.

- Sais tu de quelle couleur sont les paumes de mes mains ? demandai-je.

Elle fit non de la tête, d'un air espiègle.

- Elles sont roses, lui dis-je, plus roses que les tiennes.

Elle était amusée et je commençais à voir ses fossettes.

- Tu ne me crois pas ?

Elle fit non de la tête, en riant, bien qu'elle ait déjà vu mes mains.

- Et ma plante de pieds est pareille, dis-je.

Je m'arrêtai volontairement. Elle attendait, en souriant toujours.

- La paume des mains et la plante des pieds sont des parties tendres, secrètes, que je ne montre pas à tout le monde.

Elle avança sa main et prit l'une des miennes pour la retourner. Et elle sourit, non pas d'amusement cette fois, mais parce qu'elle trouvait cela joli, cette paume tendre et rose.

Je serrai sa main, doucement.

- On ne peut pas frapper avec des mains comme ça, dis-je, dans une inspiration soudaine.

Elle était incrédule et commençait à se prendre à la fable.

- Là d'où vous venez les mamans ont toutes les paumes roses ?

Elle avait parlé sans faire attention, et je m'efforçai de maîtriser mon intense émotion.

- J'aimerais te répondre que les mères, sur mon île, ne donnent jamais de tapes. Mais ce ne serait pas vrai. Les mères de mon île ont souvent beaucoup d'enfants, et elles les élèvent souvent toutes seules. Elles sont parfois obligées de se montrer dures pour faire respecter la loi. C'est ainsi qu'elles essayent d'être de bonnes mères.

Le regard d'Audrey se troubla, se perdit comme à l'intérieur, et je n'obtins plus de réponse d'elle, même de la tête, ce jour-là. Elle ne reparla pas de plusieurs jours. Après ce miracle inattendu, la rechute me paraissait plus cruelle. Audrey n'en paraissait pas consciente; elle me recevait toujours avec aménité. Je fis diverses tentatives infructueuses; je lui parlai de Jessica, un jour, je tentai de la faire réagir en lui parlant d'elle, Audrey, ce jour où je l'avais rencontrée la première fois. Elle m'écouta avec intérêt, mais elle ne parla pas. Ce n'était pas la bonne clé.

Un soir, je m'enfermai dans mon bureau à la clinique et veillai à ce qu'on ne me dérangeât pas. J'allumai une première cigarette, et tentai de rendre mon esprit disponible à de nouvelles logiques, à de nouvelles associations. C'était là un exercice familier, mais toujours inattendu, et toujours périlleux.

Elle a cessé de parler chez elle, me disais-je, pour une raison inconnue, que les parents ignorent ou semblent ignorer. Elle ne refuse pas de communiquer. Je ne lui fais pas peur. Elle a prononcé une phrase, une seule fois, pour poser une question. “Là d'où vous venez les mamans ont toutes les paumes roses ?” Le contexte était celui de l'intimité, du secret. Je lui avais dit que je ne montrais pas ces parties tendres à tout le monde. Je lui avais dit que ces mains-là ne pouvaient pas frapper. Elle ne m'avait pourtant pas demandé si les mamans frappaient, et j'avais peut-être répondu à côté avec ma remarque sur les mères de mon île obligées de faire respecter la loi. Cela l'avait refermée. Peut-être parce que je ne répondais pas à sa question. Parce que sa question voulait dire autre chose. C'était moi qui avais induit cette histoire de main qui frappe. Et à bien réfléchir, je ne croyais pas à la thèse de la maltraitance physique.

Des mains. Des paumes. Roses. Des paumes roses de mamans. Là d'où vous venez. J'allumai ma seconde cigarette et laissai le tabac aiguïser mon esprit. Les pommes, les roses, rappelaient un jardin. Un jardin d'ailleurs, un éden. C'est elle qui avait introduit le mot de “maman”, moi, je ne lui avais parlé que des mains. Mains, mamans. Je pensai aux mains de madame H. Blanches, gracieuses, délicates, aux ongles longs, et rouges. Une paume rose. Une main aux ongles rouges. La mère aux paumes roses caresse. La mère aux mains rouges, que fait-elle ? Elle tue ? Elle griffe ? Elle pince... Les mains, les pinces, les pognes. Avoir les mains sales, se salir les mains, avoir la main (elle jouait au bridge) – reprendre la main, avoir la main mise, mettre la main sur, donner la main à, manu militari, une main de fer dans un gant de velours, manipuler. La main était celle qui régnait. Celle qu'on représente parfois au bout des sceptres royaux; la Main du Pouvoir.

La troisième cigarette commençait à me donner des palpitations. Il y avait d'un côté le jardin, les pommes, les roses, l'ailleurs, la caresse. Il y avait de l'autre côté le contrôle, la manipulation, la main de fer aux ongles rouges. Audrey m'avait demandé si d'autres mères existaient. Je lui avais répondu que non, comme un imbécile. J'aurais dû continuer ma fable – le thérapeute n'a pas besoin de dire la vérité historique et géographique, il lui suffit de dire la vérité du cœur. Oui, d'autres mères existent. La vie n'est pas si noire, Audrey, seulement la tienne. Toutes les mères ne sont pas comme la tienne. Et toi, tu seras une mère aux paumes roses.

L'excès de nicotine me donnait à présent une nausée légère et ma méditation m'avait épuisé. Je rentrai chez moi dans l'impatience de revoir Audrey le lendemain matin.

Durant la soirée, je ne pus m'empêcher de repenser à la question d'Audrey. Ailleurs, quelque part, existe-t-il de bonnes mères ? Inoffensives et douces ? Comme il était difficile de répondre à cette question. Même la littérature et la mythologie ne m'aidaient guère. Il n'y a pas de Reine Lear, ni de Mère Goriot. Seulement des Médée, des Folcoche, des mères abandonnant leurs enfants dans la forêt, des marâtres odieuses de jalousie et de favoritisme... Qu'allais-je dire à Audrey ? Il me restait bien la Vierge Marie, mais... mes yeux tombèrent- oserai-je dire par hasard ?- sur une de ces babioles florentines que l'on vend dans les boutiques de souvenirs, que ma femme avait voulu emporter. Je dois dire à sa décharge qu'en Italie l'art infuse toutes choses, même les plus vulgaires. Les mendiants chantent de l'opéra, ou récitent du Dante, et les bou-

tiques de souvenirs bradent des reproductions de Raphaël. L'art est banal et nécessaire en Italie plus que partout ailleurs au monde; il s'agit de l'air même qu'on respire.

Bref, il s'agissait d'une petite reproduction, peinte sur bois, d'une madone de Botticelli, ou peut-être de Lippi. Elle était assez petite pour tenir dans la main, mais était reproduite avec grâce; la madone, nimbée d'une lumière, ou plutôt d'une transparence, discrète, était de profil, la tête légèrement penchée, les yeux baissés, drapée dans la soie de ses cheveux et des ses vêtements ondoiyants, une main tendue devant elle en un mouvement singulier, très beau malgré son manque de naturel, assez typique de la Renaissance. Et cette main, fine et déliée, qui se tendait peut-être vers l'enfant qu'on ne voyait pas dans ce détail, était ouverte, et montrait une paume de nacre, une paume ouverte comme un coeur sacré, lumineuse.

J'emportai cette petite icône, empli du sentiment soudain que cette image était nécessaire à Audrey, qu'elle s'emboîtait parfaitement dans mon analyse, qu'elle était la clé de sa parole retrouvée. Et je ne me trompais pas.

D'où viennent ces intuitions que nous avons parfois, et qui nous guident à travers cette forêt de symboles ? Comment expliquer qu'entre les mots de la question d'Audrey, mes propres réflexions rationnelles, et cet objet, le sens pût circuler comme en un milieu homogène ? Comment pouvais-je savoir, avec cette certitude étrange parce qu'étrangère à toute mathématique, que ce tableau était la réponse à sa mystérieuse question ? Peut-être est-ce là tout ce qui fait le prix, inestimable, incompréhensible, de la relation entre l'analysant et l'analysé. Peut-être personne n'est-il à même de le concevoir. Il existe parfois ce qu'il faut appeler une connexion, un pont qui s'établit entre deux inconscients. Et nous assistons à leur dialogue avec la même humilité que nous aurions en écoutant par miracle parler la langue des dieux; dans une terreur sacrée et une ivresse ineffable.

Le lendemain, lorsque je revins dans la chambre d'Audrey, je ne parlai pas. Je lui montrai le tableau, qu'elle contempla longuement, très longuement, et qu'elle caressa du bout de ses doigts.

- Elle ressemble à Hélène, murmura-t-elle.
- Hélène ? répétai-je doucement.
- Maman ne veut plus que je la voie.

Ce jour-là et les jours suivants, Audrey parla suffisamment pour que je pusse reconstituer l'histoire d'Hélène. Elle m'en offrit un récit à la fois très vivant et très décousu, une série de petits tableaux qui me dépeignaient leur amitié d'une manière plus fine, et plus émouvante, qu'aucun récit n'eût pu le faire. Hélène était la fille unique d'un couple de pépiniéristes, qui tenaient aussi une boutique de fleurs. Ses parents travaillant beaucoup, elle était souvent désœuvrée, et se promenait assez librement dans le village. La pépinière jouxtait l'un des bords du jardin de la Pomme-raie, et Hélène passait beaucoup d'après-midi là, à errer et divaguer par tous les temps, pendant que ses parents étaient occupés à leur travail. Audrey et elle s'étaient rencontrées au collège, et, bien qu'elles ne fussent pas dans la même classe, elles s'étaient parlé. Elles s'étaient donné ren-

dez-vous au fond du jardin des H., où une brèche dans la haie végétale permettait à Hélène de passer, moyennant quelques égratignures et quelques déchirures sur ses vêtements. Audrey et elle s'étaient liées d'une amitié immense; elles échangeaient de menus objets, des pierres, des morceaux de verre, des images, des robes de poupée; elles imaginaient des royaumes menacés; elles s'inventaient des pouvoirs magiques. Elles dessinaient, elles chantaient, elles se déguisaient, elles se peignaient les cheveux et y tressaient des fleurs lorsque le printemps approchait. Hélène était blonde et bouclée, avec des yeux bleus magnifiques, et un sourire de poupée. Audrey ne se lassait pas de la coiffer, de lui raconter ses malheurs, de lui parler de sa petite soeur morte, elle l'aidait à faire ses devoirs. Et toutes deux se contaient leur avenir commun, leur avenir de délivrance où elles jouaient à modeler toutes les formes du bonheur.

Pierre connaissait Hélène, et couvrait souvent sa soeur. Monsieur H. avait bien vu la brèche agrandie dans le fond de son jardin, et les biscuits, et les couvertures, et les colliers de fleurs jetés au hasard. Il avait vu un jour Audrey avec Hélène, mais ne l'avait pas grondée. Un jour, cependant, un jour de grande chaleur où les deux jeunes filles avaient couru et s'étaient fatiguées plus que de coutume, elles s'étaient endormies profondément, tendrement enlacées, les cheveux de l'une mélangés à ceux de l'autre, les doigts entrelacés. Et ce jour là, Madame H. avait besoin d'Audrey pour un essayage – ils devaient se rendre au baptême d'une petite cousine le lendemain, et elle l'avait cherchée partout. Son impatience grandissait, ainsi qu'une sourde inquiétude, elle s'était mise à courir le jardin, elle avait été à l'étang, au verger, et les avait finalement découvertes.

Audrey avait été réveillée par ses cris; Hélène s'était enfuie par le trou, décoiffée et la toilette dérangée; Madame H. était hors d'elle. Il y avait eu une scène qu'Audrey avait du mal à retranscrire. Puis une punition, et surtout, surtout, l'interdiction de fréquenter Hélène. Elle l'avait traitée de vicieuse, de sauvageonne, de va-nu-pieds, elle avait exigé de son mari qu'il ferme hermétiquement cette partie de la clôture, elle avait traité Audrey de menteuse, de sournoise, de dissimulée, elle avait aussi grondé Pierre pour avoir protégé les amitiés coupables de sa soeur; elle avait fait un tel scandale que tout le monde dans la famille finit par oublier qu'Audrey n'avait rien fait de mal.

Cela s'était passé un mois auparavant, et Audrey, courageusement, écrivait des lettres à Hélène et les lui donnait à l'école. Mais les vacances étaient arrivées. Et l'enfer domestique recommença; Pierre était en vacances chez un ami, Monsieur H. travaillait tard, il n'y avait que le tête à tête avec Madame H. Les remontrances, les soupirs, les conversations exaspérées. Alors, naturellement, Audrey s'était arrêtée de parler.

Lorsque je reçus les H. quelques jours plus tard, ils furent remarquablement ponctuels et durent même m'attendre quelques minutes dans la salle d'attente de mon bureau. Je leur avais expressément demandé d'éviter les visites pendant les deux premières semaines; ils avaient pris des nouvelles par téléphone, surtout Monsieur H. Je les avais tenus au courant des progrès d'Audrey – elle a dit quelques mots, elle n'a pas reparlé, elle reparle normalement avec moi mais pas avec

tout le monde. Ils n'avaient pas insisté, pas posé de questions. Et puis je leur avais demandé de venir. Audrey était sortie de sa crise de mutisme et devait en toute logique retourner chez elle. Même si ni elle, ni ses parents, ni moi, ne le souhaitions particulièrement.

- Alors, Docteur, ça y est, vous nous l'avez remise sur pied ? demanda Madame H. très souriante lorsqu'elle me vit arriver.

Elle devait espérer confusément que notre entretien serait léger, que je traiterais ce mutisme comme une grippe passagère, que nous n'aborderions pas de questions personnelles. Mais elle savait au fond d'elle même qu'elle n'y échapperait pas.

Je m'assis sans répondre, après leur avoir serré la main gravement à tous deux. Je pris une inspiration, puis commençai. Je n'aime pas m'adresser aux parents, à la famille de mes patients, mais c'est une partie importante, essentielle, de mon métier. L'intérêt de la famille diverge souvent de celui du patient – alors il faut composer. Ecouter sans trop compatir, respecter sans juger, mais sans perdre de vue que ces mêmes personnes qui pleurent devant vous, et devant lesquelles vous avez tendance à prendre une attitude empathique, sont aussi les personnages des histoires cruelles que vous avez entendues. Cela demande une grande, une profonde sagesse, que nous autres thérapeutes n'avons que rarement.

- Audrey est une adolescente extrêmement sensible, commençai-je par dire. Certaines personnes, par nature, sont plus perméables que d'autres aux événements de la vie. C'est une chance pour les artistes, c'est une malédiction pour ceux qui doivent régner. C'est une faiblesse avec laquelle ces personnes doivent vivre. Et si elles avaient le choix, elles seraient plus fortes. Je veux dire par là que sa sensibilité n'est pas un acte délibéré de sa part, et que lorsque cet excès vous agace, vous dérange, vous perturbe, c'est tout à fait normal, mais vous ne devez pas perdre de vue que ce n'est pas de sa faute. Vous devez l'aider à gérer cette sensibilité, vous devez éviter de la heurter, même si parfois, j'en ai conscience, ce n'est guère facile.

Je sentis Madame H. se raidir. Monsieur H., lui, écoutait posément.

- Certains événements dans la vie d'Audrey ont pris un relief que vous ne soupçonnez pas. Certaines décisions que vous prenez, certaines expressions que vous employez, certains aléas de l'existence résonnent pour elle de façon terrifiante, et la plongent dans l'angoisse. Elle ne parle pas de cette angoisse, car elle s'interdit d'en parler, pour ne pas vous déranger, car elle a honte de cette faiblesse. Vous, de votre côté, ne vous rendez pas compte de tout cela, et l'angoisse s'accumule parfois de manière insupportable. Comprenez-vous ?
- Vous êtes en train de dire que nous devons faire plus attention à elle, parce qu'elle est plus sensible que nous ne le pensons, reformula Monsieur H. C'est bien cela ?
- Oui, répondis-je.
- Pensez-vous à un événement particulier ? demanda Madame H. assez froidement.
- Oui, mais je voulais vous préparer. Cela va vous surprendre. Vous risquez de ne pas comprendre. Mais vous ne devez pas vous braquer.

- Continuez, docteur, dit Monsieur H.
- Vous avez pris une décision il y a plusieurs semaines qui vous semblait judicieuse, et qu'Audrey a paru accepter sur le moment, mais qui a entraîné chez elle un effondrement progressif.
- Je ne vois pas, dit Madame H. dont les beaux yeux brillants semblaient purs de tout mensonge.
- Audrey était très liée avec une jeune fille appelée Hélène.
- Ah, dit Madame H., dans un soupir agacé. C'est cela.

Je réfléchis avant de continuer. Je ne devais pas accuser Madame H. Je ne devais pas l'avoir pour ennemie, car si elle sortait de mon bureau en furie, je ne reverrais jamais Audrey et ne pourrais plus jamais l'aider. Je devais trouver quelque chose, quelque chose de plausible et qui ne l'incrimine pas.

- Audrey a perdu sa petite soeur lorsqu'elle avait trois ans, repris-je.
- Moi, j'ai perdu ma fille, se récria-t-elle.
- Bien sûr, Madame H. Mais vous étiez adulte, et vous étiez forte. C'est elle qui a fait cette crise de mutisme qui nous a tous inquiétés. C'est elle qui ne va pas bien, c'est donc d'elle que nous parlons en ce moment. Et elle a perdu sa petite soeur à un âge très tendre.
- Je me suis toujours demandé si elle s'en souvenait, dit Madame H. plus doucement. Elle n'en parle jamais.
- Elle s'en souvient, dis-je. Mais l'essentiel, ce que vous devez comprendre, c'est qu'elle s'est construite amputée de ce double, privée de cette compagne. Elle cherchera probablement toute sa vie à se lier avec des filles de son âge, pour partager ce qu'elle ne peut partager avec sa soeur.

Madame H. eut un soupir de soulagement imperceptible. C'était merveilleux, cette explication, cela arrangeait tout. Cela lui permettait presque de plaindre Audrey. Moi seul devais savoir que ce n'était pas à cause de la mort de Jessica qu'Audrey rechercherait toujours des figures féminines aux paumes ouvertes – mais bien à cause d'elle, sa mère, et de sa main de fer. Cette vérité n'était pas bonne à dire.

- Cette jeune fille, Hélène, est très importante pour elle. Plus que vous ne l'imaginez.
- Que voulez-vous dire ?
- Elle lui permet de partager, de communiquer, de s'épancher, de se construire. Couper court à cette relation a été catastrophique.

Madame H. hésita.

- Je comprends, dit-elle, mais vous savez, je les ai trouvées enlacées comme... comme... enfin, vous me comprenez. Cela m'a fait penser à... une amitié particulière.

Je souris intérieurement. A cette époque, l'homosexualité réelle ou supposée revêtait des noms fleuris. Amitiés particulières, garçons sensibles...

- Madame H., pardonnez-moi d'être direct, mais si Audrey construit son identité autour d'une homosexualité, ce que je ne pense pas, ce n'est pas en chassant ses amies que vous l'en empêcherez. Il ne s'agit pas d'un défaut que l'on corrige ou d'une maladie que l'on guérit.

Elle ne retint dans ma phrase que ce qui l'intéressait.

- Vous ne pensez pas que ce soit le cas ?
- Non, dis-je. Je peux me tromper, mais je ne le pense pas.

Madame H. se tourna vers son mari en souriant. Je les observai, et compris que c'était là ce dont ils avaient peur. Le mutisme, la clinique, tout cela n'était rien comparé au verdict qu'ils redoutaient d'entendre. La honte, l'opprobre pour leur fille, le déshonneur pour la maison.

- Devons-nous recevoir cette jeune fille chez nous ? demanda Monsieur H.
- Je ne saurais que trop vous le conseiller, dis-je.
- C'est tout ? demanda son épouse avec un soulagement rayonnant.
- Non, dis-je. Autre chose. Lors de son séjour dans notre clinique, j'ai pu constater une autre bizarrerie dans le comportement d'Audrey. Comment s'occupe-t-elle de ses affaires, à la maison ?
- Elle est très souillon, dit Madame H. Elle ne range rien, c'est un sujet continuel de dispute entre nous. Je ne sais pas de qui elle tient. Elle ne ferme aucun tiroir, elle répand tout autour d'elle, en quelques minutes elle transforme une pièce bien rangée en un champ de bataille.
- En effet, j'ai constaté la même chose, même si ma terminologie va vous paraître différente de la vôtre. Je dirais qu'Audrey développe une phobie de l'ordre et du vide. Une pièce rangée est pour elle une source d'angoisse. Elle personnalise l'espace autant qu'elle le peut – ce désordre que vous lui voyez, c'est son empreinte, sa marque, sa manière de s'approprier un territoire hostile.
- Que voulez-vous dire, quand vous dites que l'ordre l'angoisse ?
- Elle se sent mal lorsqu'elle n'a pas mis son désordre quelque part.
- A-t-elle mis le désordre dans sa chambre ici ?
- Oui, et je l'ai laissée faire.
- Mais on ne peut pas lui laisser faire ça tout le temps ! dit mme H.
- Je suggère que vous lui laissiez un espace – sa chambre par exemple – où elle puisse agir et déranger tout à sa guise. En échange, demandez-lui de respecter l'ordre dans le reste de la maison.

Madame H. était si stupéfaite qu'elle ne songea pas à répondre.

- Nous allons y réfléchir, dit Monsieur H. Y a-t-il d'autres conseils que nous devons entendre ?
- Non, dis-je. Pas pour le moment. Ou seulement un conseil général : Audrey est fragile, elle a besoin de douceur.

Madame H. avait les larmes aux yeux; Monsieur H., quant à lui, était resté très calme et très digne. Je le retins un moment tandis que l'infirmière accompagnait sa femme jusqu'à la chambre d'Audrey.

- Monsieur H. ?
- Oui ?
- Même si vous êtes moins souvent à la maison, vous êtes responsable d'Audrey et de Pierre autant que votre épouse. Il est de votre devoir d'intervenir quand vous le jugez nécessaire.

Je le regardai, avec des yeux pénétrants. Je cherchais à évaluer l'impact de ce que je lui disais. Il prit acte de mes paroles, gravement, en hochant la tête.

- Je tâcherai de m'en souvenir, docteur. Et je vous remercie pour votre travail remarquable.
- N'hésitez pas à me ramener Audrey, dis-je.
- Vous pensez qu'elle risque de rechuter ?
- Je pense qu'elle est fragile. Son contact avec moi est bon. Si le besoin s'en fait sentir, on peut envisager une thérapie régulière.
- Je m'en souviendrai le cas échéant, me dit-il avec un sourire assez franc.

Je les laissai partir sans retourner voir Audrey, à qui j'avais dit au-revoir le matin. Je ne savais pas quand je la reverrais – mais monsieur H. me la ramènerait un jour, effondrée, je le savais au plus profond de moi, comme si je l'avais lu quelque part dans le livre du destin.

Chapitre 4 - Pierre et Laure, 2 juillet 1981

C'est étrange d'écrire des dates.

De faire coïncider l'histoire avec l'Histoire. Le mariage de Pierre et de Laure eut lieu le 2 juillet 1981. Quelques mois après les élections présidentielles qui portèrent au pouvoir François Mitterrand – mais je doute que les H. se soient félicités de cette concomitance. Ils organisèrent des noces d'un autre temps, ou d'un autre lieu – des noces mémorables qui frappèrent les esprits normands, plus habitués à économiser l'argent qu'à le dépenser en une seule journée de gloire et de gaspillage.

Pierre devait avoir vingt-cinq ans environ, et la jeune mariée avait peut-être un ou deux ans de moins. Une jeune fille d'excellente famille, d'après ce que je pus entendre, dont le père était en affaires avec monsieur H. Elle avait fait des études poussées, mais ne souhaitait pas exercer de métier, et désirait se consacrer à l'éducation de sa future famille nombreuse. Il semblait que mai 68 n'était passé ni sur eux, ni sur leurs parents. Ils étaient catholiques, avaient horreur de la drogue, dînaient avec des officiers de carrière et sortaient d'une école privée. Ils n'étaient pas différents des bourgeois de 1850, ni de 1870, ni de 1910, ni de 1950. L'Histoire ruisselle sur la bourgeoisie sans l'altérer, et je serais prêt à parier que des mariages semblables se tiendront encore pendant de nombreuses décennies.

Je reçus une invitation, sur papier cartonné et velouté, à me rendre au vin d'honneur. Toujours ces questions de protocole – je ne faisais pas partie des intimes, mais il eût été discourtois de ne m'inviter qu'à l'église, où d'ailleurs ils n'étaient pas sûrs que je me rendrais – ne devais-je pas être païen, ou communiste ? Bref, le vin d'honneur était fait pour les gens comme moi : des connaissances, des relations sociales et non affectives, des membres du conseil municipal, des professeurs à la retraite, en étaient les invités habituels. A peu de frais, mais avec magnificence, on les honorait de cette marque de sympathie, pour mieux les éblouir, leur faire sentir leur infériorité, ou simplement les obliger.

Je me retrouvai donc, assez amusé, à une réception de pure parade, parmi des gens endimanchés, qui voulaient faire bonne impression sur les H., et qui s'émerveillaient bruyamment des arrangements floraux, de la robe de Laure, et de l'excellence du champagne. Je restai assez silencieux, car je n'étais venu que mû par une curiosité irrépressible. J'en ai presque honte aujourd'hui – et pourtant, il me faut l'admettre, je n'aurais manqué cette occasion pour rien au monde. J'emmenai bien sûr ma femme, et mes enfants, qui jouèrent poliment leur rôle. Nous étions certainement les plus élégants personnages de l'assemblée – car chez moi, on ne badine pas avec l'élégance nuptiale, et se présenter à un mariage dans un vêtement ordinaire est un affront. J'avoue que ce rôle du nègre élégant m'amusait – je me délectais de la curiosité déplacée et des murmures – cela plut nettement moins à ma femme, qui me fit une scène de ménage en rentrant, après avoir souri avec

une perfection d'automate pendant plus de trois heures, et qui me reprocha d'infliger à nos enfants une situation aussi embarrassante.

Laure était une de ces jeunes filles étioilées, dont Zola eût dit qu'elle avait le sang gâté, et que d'autres qualifieraient de "fin de race". Sa mère la décrivait comme blonde, grande et svelte, mais ces termes qui évoquent une sorte de déesse antique lui convenaient moins que tout autre. Grande, elle l'était par la taille. Haute, comme on dit chez moi. Mais elle était habituellement voûtée comme une plante montée en graine, comme si la première chose qu'elle eût du mal à supporter était précisément son propre corps, continuellement las, continuellement lent. Sa sveltesse était avare – les formes de la femme ne verraient jamais le jour en elle. Elle n'était pas mince par vigueur et par santé, mais par manque d'appétit, et on voyait – ou peut-être est-ce moi qui projette dans le passé ce que je sais du jour présent – que ses seins honteux ne donneraient pas de lait. Blonde, elle ne l'était pas – si dans le mot "blonde" on enferme tout l'éclat et toute la lumière d'une chevelure qui joue avec le soleil. Ses cheveux étaient si ternes qu'ils paraissaient gris, et rares, et plats, et leur finesse sans force s'apercevait même quand, comme ce jour-là, ils étaient savamment coiffés. Laure était une mariée lamentable, gauche, sans entrain, dont la robe coûteuse tombait mal sur le corps dégingandé. Elle se prêtait à tous les rituels avec une sorte de patience, et même, peut-être, de satisfaction, mais elle gardait aux lèvres une moue anxieuse, et légèrement dégoûtée. Elle ne buvait pas d'alcool. Elle n'avait pas faim. Elle s'inquiétait pour l'arrangement de la table. Elle se força à ouvrir le bal à contrecœur et à contretemps.

Pierre, quant à lui, ressemblait toujours au petit garçon grave et silencieux que j'avais rencontré dix-sept ans plus tôt. Il avait une certaine prestance, sans être beau, se tenait toujours très droit, avait le geste sûr, et on devinait en lui l'homme sur qui son épouse pourrait s'appuyer. Mais ses lèvres étaient comme scellées, et ne s'ouvraient, étonnamment, que mues par la nécessité. Ces personnes désertées par le verbe sont rares. On trouve toujours un sujet pour faire bavarder les gens; même les moins instruits, même les plus farouches. Mais lui ne paraissait prendre aucun plaisir à parler – il agissait en toutes circonstances de manière à éviter cette peine : il était toujours parfait, un gentleman prévenant, un fils attentif, un marié consciencieux. Cette tactique, commune surtout dans le milieu professionnel, est très efficace. Etre parfait dispense des critiques, et donc de la discussion. Etre parfait ne donne pas de prise aux autres – être parfait donne un masque impénétrable, et les gens parfaits sont sans doute de tous les plus solitaires et les moins sociables. Pierre n'était pas souriant, non plus, et n'invitait jamais à communiquer avec lui. On avait toujours quelque peu l'impression de le déranger, et je n'échangeai que quelques brèves paroles de félicitations avec lui. Il en fut de même pour Laure, à qui je fus présenté, et qui fit un effort manifeste pour me serrer la main d'un air naturel.

Audrey, en revanche, était dans une sorte d'état de grâce. Si je l'avais vue quelques années auparavant débarquer dans ma clinique avec un visage dévasté, c'était en ce jour une aube qui se

levait en elle, une lumière intérieure qui illuminait sa peau, ses traits, ses mouvements, et qui la rendait belle. Elle était demoiselle d'honneur, et son amie Hélène également; elles allaient, insupportables, par les allées du parc et entre les groupes de convives, les joues légèrement rosies par le champagne, des rires perlant de leurs bouches, des pas de danse perlant de leurs pieds. Cette révolution me paraissait extraordinaire, et je prenais un plaisir double à la regarder évoluer. Tout d'abord, j'étais séduit, comme tout être humain normalement constitué, par le spectacle d'une jeunesse en fleurs, riante comme un paysage ensoleillé; puis, en tant que médecin, j'étais à la fois fier de ce rétablissement, et interpellé par sa radicalité; je ne pouvais m'empêcher, au fond de moi, d'essayer de décrypter ce qui pouvait être le symptôme d'un trouble de l'humeur ou de la personnalité. Audrey fut la seule personne chaleureuse avec moi; elle me présenta Hélène et me demanda si je ne trouvais pas qu'elle ressemblait à mon icône. Hélène fut très souriante – probablement me connaissait-elle déjà, par ouï-dire, aussi bien qu'Audrey elle-même, car il était évident que ces deux-là n'avaient aucun secret l'une pour l'autre.

Monsieur H., un peu vieilli, mais toujours séduisant, voulut me faire les honneurs de la maison, et m'entraîna à l'écart pour visiter les derniers aménagements. Je profitai de ce moment d'intimité, qu'il avait souhaité créer, pour engager la conversation.

- Ainsi, cette jeune fille, Hélène, a fini par se faire accepter ?
- Nous avons suivi vos conseils, Docteur, et comme vous pouvez le voir, Audrey se porte à merveille.

Je hochai la tête.

- C'est une grande joie pour moi de la voir dans cet état, répondis-je avec courtoisie. Et votre épouse ?
- Elle a été très occupée par le mariage, dit-il en souriant d'un air convenu. Elle a besoin de s'étourdir d'occupations. Voyez-vous, je pense qu'il est dommage qu'une femme comme elle n'ait pas eu l'occasion d'exercer ses talents dans un véritable travail.
- En effet, dis-je. Certaines femmes ne sont pas faites pour être des femmes d'intérieur, et notre société les étouffe.

Monsieur H. sourit.

- Vous êtes un homme de valeur, me dit-il soudain, avec une maladroite sincérité.

Je le remerciai en souriant, et un silence suivit cette effusion fugitive. Il m'emmenait vers la partie du jardin qui se trouvait derrière la maison, et je fus saisi par ce que j'y découvris. Les H. avaient sacrifié une partie de leur admirable gazon pour creuser un trou immense; une gigantesque cuve en béton, dont je ne perçus pas d'abord l'utilité, étalait là sa béance. Je ne m'explique pas bien d'ailleurs la *stupeur* que je manifestai – et qui me rendit assez *stupide*, de fait, pour ne pas comprendre qu'il s'agissait d'une piscine.

- Notre future piscine ! triompha monsieur H. A l'origine elle devait être prête pour le mariage, et mon épouse a été passablement contrariée par le retard des travaux... Mais enfin ce n'est pas le plus important, n'est-ce pas ?

Je me sentais étranglé, et ne pus articuler un mot.

- Ca ne va pas ? Demanda monsieur H., conscient de mon malaise.
- Excusez-moi, dis-je, je ne sais pas ce qui me prend...

Il s'agissait de la piscine. De ce trou obscur creusé dans la terre, comme un vaste tombeau, comme un charnier, juste à l'arrière de la maison, de l'autre côté de la fête. Je revoyais le petit corps noyé de Jessica, sa petite robe en vichy détrempée et pleine d'algues. Son petit visage de fillette de deux ans asphyxié par la mort. Je voyais la mort rôder autour de ce trou, la mort avide qui dansait sa danse macabre devant Mme H. et qu'ils avaient invoquée, réveillée, appelée, au fond de cette nuit de terre et d'eau.

- Une piscine ? Balbutiai-je. Excusez-moi, je ne me sens pas très bien.

- Vous avez peur d'un... accident ? demanda-t-il d'un air très grave.
- Excusez-moi, c'est totalement irrationnel, m'excusai-je. Je ne sais pas ce qui m'a pris, c'est sans doute le champagne, auquel je ne suis pas habitué. Cela n'a rien à voir avec la piscine, repris-je. C'est une magnifique construction, me forçai-je à ajouter. Quelle superficie ?

Monsieur H. avait perçu dans mon malaise la raison profonde – il avait vu blêmir ma face noire; il savait que j'avais vu la mort. Mais il se raccrocha à ce que je lui tendais.

- Neuf mètres sur cinq, dit-il avec une fierté feinte. Et nous mettrons bien sûr les meilleurs systèmes de sécurité.
- Bien sûr.

Le malaise était passé; et la construction m'apparaissait maintenant plus normale, plus prosaïque. Nous nous en retournâmes plus calmement, en échangeant quelques banalités sur les problèmes du bâtiment. Mais je n'exagère pas après coup, comme on pourrait le croire, cette défaillance qui me prit ce soir là. Je ne savais pas qu'Audrey mourrait dans cette piscine. Je ne pouvais pas le savoir, ni elle non plus. Peut-être était-ce simplement la monstruosité de ce projet, dans une famille où une enfant s'était noyée. Peut-être était-ce la prescience d'une fatalité psychologique, d'un enchaînement tragique qui avait déjà commencé, et dont la fin pouvait, comme dans les grands mythes, se deviner dès le début, au coeur même du bonheur.

Lorsque je rejoignis la réception, mon attention se fixa involontairement sur Madame H. C'était un grand jour pour elle – *son* grand jour, et non celui de son fils et encore moins de sa belle-fille. Elle était vêtue de soie naturelle rouge sang, et tranchait, par sa beauté toujours mobile, bien qu'un peu fanée, sur la pâleur terne de la mariée. Elle donnait les ordres, elle accueillait les invités, elle trouvait un compliment pour tout le monde, elle goûtait les plats, et se trouvait partout – omniprésente et insaisissable, laissant dans son sillage un parfum entêtant de femme.

Je la surpris plusieurs fois en train de regarder la mariée, avec une exaspération mal contenue. Que pouvait-elle penser d'une jeune femme aussi fragile ? Son mépris se teintait-il de bienveillance pour une personne qu'elle soumettrait sans peine, et qui ne lui porterait pas d'ombre ? Se posait-elle des questions sur sa capacité à rendre son fils heureux, ou plus exactement, à le combler de toutes les apparences extérieures du bonheur qu'elle souhaitait pour lui – de beaux enfants robustes, un intérieur soigné, du goût dans la toilette ? Une inquiétude voilait son regard perçant et aquilin; et je dus reconnaître à part moi que je partageais cette inquiétude. Madame H. avait jugé la jeune fille, d'une manière cruelle, mais non dépourvue de justesse; et elle était probablement plus pénétrante en matière de psychologie que nombre de personnes présentes autour d'elle. Je l'entendis murmurer à l'attention d'Audrey :

- Cette pauvre Laure ne ressemble à rien, regarde-moi cet air godiche... Et toi, arrête de te faire remarquer, s'il te plaît. Ce n'est pas ton mariage, il me semble, ma fille, et il n'est pas très convenable d'attirer tous les regards comme tu le fais.

Ces remarques cinglantes firent sourire Hélène, qui tenait le bras de son amie. Madame H., en toute occasion, affectait de ne pas la voir, et se comportait avec Audrey tout à fait comme si Hélène eût été une amie imaginaire. On la tolérait, par un effet de ma prescription médicale, comme on tolère de prendre un médicament amer, mais l'hostilité entre les deux femmes était palpable.

Audrey, au demeurant, s'échappait déjà. Elle paraissait remarquablement proche de son frère, qui avait pour elle des tendresses qu'il n'avait pour personne. Elle seule semblait capable de percer sa carapace, de façon tactile, physique. Elle lui caressait le visage, le prenait par la main, s'amusait à l'attraper, lui posait les mains sur les yeux pour lui faire deviner sa présence. Il répondait à ses jeux avec bonne grâce, et même avec l'ébauche d'un sourire, parfois, qui éclairait ce visage impassible d'une lueur presque angélique. Il y avait quelque chose d'infiniment émouvant dans cette douce affection fraternelle – quelque chose qui témoignait de leurs longues années d'isolement, de contrainte, de peur, de silence. Quelque chose existait entre eux qui excluait probablement tout le reste – je remarquai la relative froideur de Pierre à l'égard de Laure, et je songeai que ce mariage était triste. Tristes mariés, sans passion, étriqués dans leurs habits comme dans leurs convenances, qui n'avaient pas envie de danser.

Je me retirai, sur les instances de ma femme, assez tôt, et gardai de cette réception un souvenir un peu dérangeant, comme on garde le souvenir de certains rêves, dont les images étranges, et les significations cachées cherchant à apparaître, vous hantent de nombreuses heures après votre réveil.

Au cours des six années qui suivirent, Audrey fit trois rechutes – trois rechutes suffisamment alarmantes pour justifier une hospitalisation dans ma clinique. A chaque fois, ce fut Monsieur H. que je rencontrai – Madame H. avait décidé de rester en retrait de la maladie de sa fille et de ses soins, et je ne la vis plus dans les murs de la clinique. Monsieur H. se montrait tout à la fois inquiet et dépassé, tendre avec Audrey, mais absent, non-agissant, capable seulement de me la confier et de retourner à la Pommeraie.

Je ne le juge pas. Et j'essaie de ne pas non plus juger trop son épouse, après les épreuves qu'ils ont traversées. Quelles que soient les erreurs qu'ils aient commises, quel que soit l'égoïsme ou la lâcheté dont ils ont pu faire preuve, ils ont été punis bien au-delà de leur faute, enfermés dans un enfer qu'ils n'ont pas mérité.

Mais je m'éloigne du passé, et il me faut y revenir – comme lorsqu'on plonge dans l'eau et qu'elle vous porte vers la surface; il faut faire effort pour descendre. Je descends donc, vers ces quelques semaines éparses dans les années quatre-vingts, où Audrey me fut amenée en miettes, et où, chaque fois, je pus l'aider à trouver en elle-même suffisamment de vaillance pour se rassembler et ressortir sur ses pieds. Il n'y eut plus d'épisode de mutisme – bien qu'elle parlât fort peu pendant ses périodes de prostration, elle répondait malgré tout aux sollicitations. Mais ses symptômes, éternels compagnons du mal de vivre, étaient préoccupants : inappétence générale, extrême difficulté à se nourrir, prostration, insomnies, crises d'angoisse. Elle restait la plupart du temps couchée et ne faisait rien.

Ses rechutes, d'après ce que je pus déduire, furent toujours plus ou moins réactives – Audrey ne se laissait pas sombrer d'elle-même, mais les événements la submergeaient parfois à tel point qu'elle n'y faisait pas face. Je connus plusieurs patients dans ce cas, mais aucun aussi fragile et courageux qu'Audrey. Il était impossible de dire qu'elle était inapte au bonheur, car je l'avais vue heureuse, et tous ceux qui l'aimèrent la décrivent comme une personne charmante, pleine de fantaisie et d'envies, riant souvent, généreuse et active. C'était la jeune fille du mariage de son frère, portée par un élan de vie superbe, éclairée de l'intérieur. Et puis il survenait quelque chose – une séparation, un départ, un simple changement parfois – et Audrey, comme une enfant heurtée par une vague un peu plus haute que les autres, et qui jouait avec insouciance sur le rivage, perdait pied, se faisait rouler dans la déferlante, et reparaisait le plus souvent à-demi morte, tremblante et traumatisée. Mais – et c'est là la nature particulière de son courage – bien qu'elle sût ce qui l'attendait, elle y retournait. Elle recommençait à jouer sur le rivage, jusqu'à ce qu'une autre vague l'emporte, un peu plus loin que la précédente, un peu plus forte, un peu plus dangereuse. Audrey n'a jamais renoncé à être heureuse, et c'est ce qui m'a si fortement attachée à elle – elle se relevait, toujours, même quand c'était difficile, pour retourner dans la vie.

En septembre 1983, sa rechute fut causée par le départ à l'étranger de son amie Hélène, qui partit faire ses études au Canada, et qui, je crois, y fit sa vie. En décembre 1984, elle se sépara volontairement d'un petit ami qui l'adorait, et plongea dans la mélancolie quelques semaines après. En août 1987, elle eut une autre crise suite à une dispute violente avec sa mère – et ce fut à la suite de cette hospitalisation qu'elle résolut de quitter la maison et de prendre un appartement en ville. Contre l'avis de ses parents, qui jugeaient ce métier avilissant, elle avait suivi des études d'assistante sociale, et s'investissait énormément dans son travail – peut-être même de manière excessive. Mais ne suis-je pas, moi qui vous parle, en train d'écrire un livre entier sur l'une de mes patientes ? Lorsqu'on travaille sur l'humain, la frontière est mal tracée entre le manque et l'excès. Il faut accepter d'être potentiellement happé par la vie d'un autre, dans son tourbillon. Je me souviens d'une conversation, parmi d'autres, que je livre au hasard. Les livrer toutes n'aurait pas plus de sens pour mon lecteur que ces conversations n'en ont eu pour moi; mes défaites ne furent pas éclairées d'une réussite ultérieure.

Ce devait être en 1989, après la dispute avec sa mère, quelques jours après son entrée dans la clinique, lorsqu'elle était assez calme pour parler quelques minutes sans pleurer, et qu'elle avait assez de force pour répondre aux sollicitations extérieures. Elle paraissait toujours désolée d'être là, non par rapport à elle, mais par rapport à moi, comme si elle m'eut fait défaut et déçu. Moi, j'étais désolé pour elle, et comme mon affection pour cette patiente, que j'avais connue à l'âge trois ans, grandissait à chacun de ses séjours, j'éprouvais une joie de la revoir, mêlée de tristesse. Ainsi le réclame mon métier; mes patients ne viennent à moi que lorsqu'ils ont besoin de moi, et je n'ai donc jamais le droit de me réjouir de les voir, car ils sont alors toujours en danger.

- Je ne suis pas content de vous voir, Audrey, lui dis-je avec mon sourire le plus tendre.
- Je sais, Docteur, me répondit-elle sur le même ton. Je ne suis pas contente non plus.

Nous nous sourîmes, avec beaucoup d'affection et beaucoup de douleur.

- Qu'est-ce que je deviendrais sans vous ? ajouta-t-elle.
- Vous iriez peut-être beaucoup mieux ! dis-je en plaisantant.

Elle rit, et ne répondit rien.

- Ma mère et moi nous sommes disputées juste avant la crise.
- Oui, votre père m'en a parlé.
- C'était au sujet de mon frère. Ma mère déteste Laure, elle a dit que ce serait une bénédiction si elle ne pouvait pas se reproduire.
- Et vous avez pris sa défense ?
- Oui.
- Alors que vous ne l'aimez pas non plus ?
- C'est exactement ce que ma mère m'a dit, fit observer Audrey en souriant à nouveau.
- Pourquoi vos rapports avec votre mère se durcissent-ils à propos de Laure ? Pourquoi elle ?

- Je suppose que c'est parce que c'est la femme de mon frère. Vous voyez, je ne l'aime pas beaucoup parce qu'elle ne le rend pas heureux, lui. Mais ma mère la déteste comme ça, en général, parce qu'elle ne lui plaît pas.
- Est-ce si différent ?
- Ma mère se moque du bonheur de Pierre.
- Pourquoi était-il question de “ se reproduire ” ?
- Parce que Laure, la veille au soir, nous avait interminablement parlé de ses problèmes de stérilité. Ils essaient d'avoir un enfant depuis plusieurs années. Pierre n'en parle pas, bien sûr, mais Laure ne fait que cela. Cela exaspère ma mère.
- Pourquoi, à votre avis ?
- Je suppose qu'elle ne comprend pas pourquoi avoir des enfants pose un problème à qui que ce soit, puisque cela ne lui en a pas posé à elle.
- Peut-être que cette agressivité cache une réelle inquiétude pour son fils.
- Peut-être, dit Audrey laconiquement.
- Mais vous ne le pensez pas.
- Non.
- Vous vous disputez souvent avec votre mère.
- Oui et non. Elle dit souvent des choses qui me contrarient, qui m'énervent, et je pars souvent de manière, disons, prématurée de la maison. Mais je ne fais pas d'éclats.
- Et là ?
- Là j'ai éclaté. Je lui ai dit tout ce que j'avais sur le coeur, qu'elle était égoïste et se fichait de notre bonheur, que Pierre désirait des enfants et qu'elle n'avait pas à souhaiter qu'il n'en ait pas, qu'elle ne savait même pas ce que c'était que de désirer des enfants.
- Hmm, fis-je. Et qu'a-t-elle répondu ?
- Qu'elle avait désiré Jessica et que c'était la seule qu'on lui ait retirée, et que ce n'était pas elle qui aurait grandi de manière aussi détestable, que j'étais ingrate, qu'elle et Papa avaient passé les dix dernières années à ménager ma maladie mentale, que cette maladie était inventée juste pour les faire enrager. Evidemment, cela m'a cloué le bec.
- C'était un coup bas.
- Oui. Elle est très douée pour ça.
- Que pensez-vous de ses propos ?
- Ils sont vrais.
- Que voulez-vous dire ?
- Je pense qu'effectivement, je suis une lourde charge pour eux. Je sais que Papa est très inquiet pour moi. Je sais que ma mère a fait beaucoup de concessions à cette maladie mentale, comme elle l'appelle.
- Comment l'appelleriez-vous ?

- C'est vous le psychiatre...
- Dépression ?
- Oui. Quand je me parle à moi-même, j'appelle cela mes idées noires.
- Parlez-moi de ces idées noires.
- J'imagine parfois comment ce serait si je n'étais pas là. Je me dis que tout serait peut-être plus simple.
- Vous parlez de pulsions suicidaires ?
- Oui.
- En avez-vous en ce moment ?
- Non, mais jusqu'à hier, j'en avais.
- Lorsque vous avez vos idées noires, dis-je gravement, il ne faut pas les garder pour vous. Il faut en parler, immédiatement, à votre entourage, à moi. Vous me le promettez ?
- Si vous voulez.

Elle avait des larmes dans les yeux et un regard si sombre, si noirci par la contemplation de la mort, que j'eus peine à le soutenir.

- Votre mère vous a dit que votre maladie était inventée pour la faire enrager.

Audrey redoubla de pleurs.

- Peut-être qu'elle a raison.
- Pourquoi dites-vous cela ?
- Parce que ma mère est méchante, mais qu'elle dit souvent la vérité.
- Votre mère ne dit pas la vérité cette fois ci, Audrey, et elle se contente d'être méchante. Votre maladie n'est pas inventée. Et vous n'en êtes pas responsable.

Audrey pleurait trop maintenant pour continuer l'entretien. Je la laissai sortir et regagner sa chambre.

Je repense aujourd'hui à ces deux phrases. Celle d'Audrey, d'abord : "ma mère est méchante mais elle dit souvent la vérité" et celle de Madame H., ensuite : "Ce serait une bénédiction si Laure ne pouvait pas se reproduire". N'avaient-elles pas, toutes les deux, horriblement raison ?

Audrey ne rentra jamais de plain pied dans la thérapie. Je n'ai pas su l'y faire parvenir; et je ne crois pas exagérer en disant qu'elle en est morte. Je reste sûr que si elle avait réellement effectué ce travail, elle eût été sauvée. Mais en avait-elle la force morale ? Pouvait-elle se dresser contre ses démons ? Je me suis toujours demandé s'il n'y avait pas dans la psychanalyse une inégalité indépassable. Seuls ceux d'entre nous qui possèdent la force morale peuvent mener un travail analytique à son terme. Les autres n'en sont pas capables; ce lent et douloureux travail d'arrachement à soi-même et de métamorphose, cette mue où il faut laisser toute sa peau, leur semble une mutilation impossible. Ils éprouvent à cet égard la même répulsion qu'une personne saine d'esprit à l'idée de se couper une main ou de se tuer : ils ne *peuvent* pas.

Je restai donc, et pour toujours, en dehors de son esprit, face à l'énigme qui m'était donnée par bribes, diluée dans le temps, répandue au hasard. J'appris bien sûr des menus détails de la vie d'Audrey, passée et présente – suffisamment pour la connaître et pour l'aimer comme une amie, mais pas assez pour la comprendre ou pour entrevoir la ligne de faille qui clivait sa vie en deux parties.

Ses contradictions étaient nombreuses. Par exemple, bien qu'elle eût beaucoup de mal à supporter sa mère, elle n'envisageait pas de vivre loin d'elle, à plus de quelques kilomètres, et se montrait extrêmement angoissée à l'idée de sa mort. Elle souffrait de sa solitude amoureuse, mais repoussait les hommes qui l'aimaient. Lorsqu'elle même aimait, en revanche, elle était capable d'une audace surprenante, qui contrastait avec sa discrétion habituelle. Elle manifestait un intérêt puissant pour les familles dont elle s'occupait dans le cadre de son travail, et leur consacrait un temps important; mais elle en parlait parfois avec une grande dureté, et savait se montrer intransigeante. Elle adorait Hélène, avec constance, bien que cette dernière se montrât parfois oublieuse et ingrate. Elle n'oubliait jamais l'anniversaire de qui que ce soit, pas même le mien, et offrait continuellement un cadeau à quelqu'un. Elle vivait dans un désordre indescriptible, qu'elle ne pouvait expliquer. Il y avait des photos d'elle-même partout dans son appartement – et même dans sa chambre de la clinique. Des photos d'elle avec des enfants, particulièrement – cousins éloignés, enfants d'Hélène, et plus tard sa nièce.

J'essayais sans cesse d'échafauder des théories qui ne collaient jamais. Il y avait en elle quelque chose de l'ordre de la recherche éperdue de se faire aimer – mais pas des hommes, dont elle était capable de mépriser l'attachement, et, pour dire le vrai, pas des familles dont elle avait la charge, ni même des enfants. Il y avait en elle un rejet de sa mère – à travers par exemple l'exaspération qu'elle manifestait envers la bourgeoisie – mais elle pouvait être dure comme elle, par moments. Il y avait un éclatement de son identité – une perpétuelle construction de l'image de soi; un éparpillement physique et matériel continu de son moi intérieur. Je voyais, je comprenais ces éléments, mais je ne pus jamais percevoir la cohérence de sa psyché. L'esprit humain est comme un paysage plein de reliefs et de dépressions, d'eaux courantes, de constructions; il peut être luxuriant ou désertique, banal ou surprenant, sauvage ou sur-civilisé. Mais il obéit toujours à une loi interne – comme le paysage, qui s'est formé par les effets successifs de la géologie, de l'érosion, de la main humaine, et qui possède une histoire lisible dans ses moindres plis, un sens caché au profane, mais lumineux pour le géographe - la personnalité humaine se donne comme un tout, mais l'oeil exercé peut parfois percevoir son unité, la profonde nécessité de sa structure : il appréhende alors les strates de la biologie, de la famille, de la culture, et de la liberté, dans l'extraordinaire profusion de la conscience. Le géographe qui comprend un paysage sait pourquoi chaque pierre se trouve ici, pourquoi tel lieu est abîmé, pourquoi tel autre est délaissé, et tel autre surexploité. Il sait où se trouvent les ressources, les manques à combler, il comprend les stratégies de compensation. Ainsi le psychologue comprend les aspérités d'un caractère, les goûts et les dé-

goûts prononcés, les qualités laissées en friche, les défauts ravalés, les peurs cachées, les désirs avoués. Il se repère.

L'esprit d'Audrey est resté pour moi un paysage mystérieux, dont surgissaient des éléments imprévus, et dans lequel je me suis perdu à force de tourner en rond.

Bien sûr, je puis écrire qu'elle souffrait de la malaimance de sa mère, et qu'elle passa son existence à la fois à essayer de ressembler à sa mère, de remplacer sa mère, et de se faire aimer d'elle. Comme si sa mère avait gardé, en la mettant au monde, le secret de son être profond, la clé de son identité, et la détenait toujours. Comme si Audrey ne pouvait jamais rien être sans cette clé que sa mère ne voulait pas lui donner. Mais ce sont là des mots. Il n'y eut jamais de certitude, d'intime conviction, jamais d'éclair de compréhension soudaine et totale. Une part d'ombre est toujours restée - cette part d'ombre qui m'a caché dans ses replis la possibilité, puis l'imminence, du suicide.

Toutes ces mortes, dans le cabinet interdit de ma mémoire.

Pierre, d'année en année, me manifesta une confiance de plus en plus marquée. Il persistait dans sa distance, mais je ne m'en formalisais pas, car j'avais compris l'aspect impersonnel de sa froideur. Particulière, elle eût été blessante; universelle, elle ne l'était pas, et m'était même presque sympathique. Je suppose qu'il m'était muettement reconnaissant de remettre sa petite soeur dans le chemin des vivants chaque fois qu'on me l'amenait. Peut-être imitait-il aussi le respect de moins en moins formel que son père me manifestait.

Ce fut donc tout naturellement que j'en vins à m'occuper de Laure – pour des problèmes d'infertilité, dont on soupçonnait quelque cause psychologique. Je n'ai jamais su si Pierre était au courant de ma participation à l'avortement de sa mère; et je tends à penser que non. Il ne m'aurait probablement pas choisi, moi qui avais déjà été mêlé à la mort de sa petite soeur, pour opérer le difficile réveil de la maternité chez son épouse. Laure vint me consulter régulièrement, une fois par semaine, pendant plusieurs mois, après quelques années de tentatives infructueuses du couple et un traitement hormonal qui n'avait rien donné. Cela se passait en 1989.

J'eus d'abord un rendez-vous avec le couple. On m'expliqua les règles irrégulières, les périodes d'aménorrhée, la tendance à l'anémie, les instabilités de la thyroïde. On ne me demanda pas explicitement de commencer une thérapie. En fait, on ne me demanda rien, et je pris Laure comme patiente sans bien savoir au juste de quoi il retournait. Je le regrette aujourd'hui. Je ne comprends pas pourquoi les mille et une raisons qui auraient dû me crier de me désengager se sont mystérieusement tues. Pourquoi j'ai accepté, de manière somnambulique, ce nouveau fardeau que m'imposait la famille H. Aujourd'hui, par ce crépuscule sans espoir, et parce que le papier, "que sa blancheur défend", ne me jugera pas, j'ai envie de parler de destin. Mais le destin, n'ai-je pas passé toute ma vie professionnelle à en démonter le mécanisme humain ? Il n'y a pas de destin, seulement des voies que l'on s'inflige de suivre, pour de mauvaises raisons, ou parce qu'il semble n'y en avoir pas d'autre.

Premièrement, j'étais le psychiatre d'Audrey, et à ce titre, il était déontologiquement discutable de prendre sa belle-soeur pour patiente. Audrey me parlait souvent de Laure, qu'elle n'aimait guère, et qui l'agaçait souvent. Elle la considérait comme une charge pour son frère, lorsqu'elle aurait aimé le savoir choyé, remboursé par son épouse de toutes les tendresses qu'il n'avait pas reçues dans son enfance. Au lieu de cela, Audrey voyait son frère se renfermer dans son attitude hiératique et taciturne, et Laure occuper le devant d'une scène domestique en continuelles alarmes, pour des petits riens, des maux de tête, le deuil d'un chien, des problèmes de voisinage, des travaux qui prenaient du retard, des dégâts des eaux, une digestion difficile... Il semblait à Audrey que Laure n'était jamais heureuse; elle l'accusait de rendre l'existence éternellement com-

pliquée, et de créer à son frère un petit enfer conjugal étriqué et morne, étouffant d'ennui. Audrey n'avait pas la langue dans sa poche, lorsqu'elle était lancée sur le sujet, et son ironie envers Laure était parfois si mordante que je me surprénais à sourire avec elle, dans une grande complicité, aux dépens de cette épouse contristée et chagrine.

Aujourd'hui qu'elles sont mortes toutes les deux, je ne sais plus quoi penser. Je partageais avec Audrey cette aversion pour le caractère bilieux de Laure – et pour cette raison également, j'aurais dû refuser de la prendre en charge. D'autres psychiatres auraient sans doute été plus neutres, moins sensibles que moi à ce que j'appellerais la *valeur morale* de la joie de vivre.

Je me suis souvent fait la remarque que ce n'est pas la gentillesse qui fait aimer les gens. La personne la plus aidante et la plus compréhensive d'un groupe n'est pas souvent la plus aimée. La force de caractère, la beauté, l'intelligence, suscitent autant d'amour que de défiance et de rejet. Et, parmi toutes les qualités humaines, c'est sans doute la joie de vivre qui est la plus universellement appréciée. A un enfant joyeux, on pardonne tout – le bruit, les salissures, les objets cassés, et même la désobéissance. D'un enfant grognon, on s'agace de tout : de son manque d'appétit, de sa difficulté à dormir, de sa gaucherie physique, dont il n'est pourtant pas responsable. Les sourires, pour désarmer la colère, ne sont-ils pas plus efficaces que les larmes ? D'ailleurs, les personnages que les livres veulent nous faire détester sont toujours sombres et rongés d'un mal intérieur; maigres, insomniaques, solitaires, tournant le dos aux plaisirs de l'existence. En revanche, les personnages qu'on veut nous faire aimer ont toute l'insouciance gaie de leur innocence; les princesses chantent dans leurs prisons, comme Gavroche sous les balles, et les héros croquent toujours la vie, l'aventure et l'amour à pleines dents, au coeur même du danger. Est-ce juste, ou injuste; est-il pertinent de se poser cette question ? La vérité est que la joie de vivre est communicative, et que ces heureux caractères font plus de bien autour d'eux que les martyrs et les ascètes. Et à ce titre, ne méritent-ils pas d'être plus aimés ? De la même manière, les gens fragiles, soucieux, anxieux, génèrent du malaise autour d'eux, et se font fuir. Le problème n'est pas tant ce que l'on *fait* que ce que l'on *est*. Mais cette idée remet tellement en question la morale traditionnelle qu'on l'accepte avec difficulté.

J'ai connu un patient qui était extrêmement proche de son frère; ils s'adoraient, se voyaient presque chaque jour, partageaient les mêmes cercles d'amis. Le frère de mon patient était marié; et, un jour, mon patient reçut une lettre de sa belle-soeur. Elle lui avouait qu'elle quittait son mari, parce qu'elle était tombée amoureuse de lui. Mon patient reçut cet aveu comme une pierre en pleine tête, et en resta abasourdi, sonné, pendant plusieurs jours. Il m'expliqua qu'il s'était rendu compte, avec horreur, qu'on pouvait faire du mal à ceux que l'on aimait le plus, simplement en *étant*. Il n'avait fait aucun mal – il n'avait pas cherché à séduire sa belle-soeur, il ne s'était même jamais aperçu de ce sentiment, qu'il ne partageait pas. Il n'avait rien *fait*. Mais il avait détruit le mariage de son frère. Depuis ce jour, je n'ai cessé d'observer qu'en effet, les plus grandes conséquences de notre existence, bonnes ou mauvaises, sont rarement liées à nos actions, mais bien plus souvent à nos caractéristiques involontaires, et encore plus souvent à ce que nous "représen-

tons” pour les autres – représentation sur laquelle nous n'avons la plupart du temps aucun pouvoir. De cette observation m'est restée un doute permanent sur les jugements moraux que je portais, et j'ai peut-être fini par cesser d'en porter tout à fait.

Le caractère bilieux de Laure, écrivais-je tout à l'heure, me portait sur les nerfs. Tout comme le caractère d'Audrey portait sur les nerfs de sa mère. Ni Laure, ni Audrey ne pouvaient s'empêcher d'être ce qu'elles étaient, et à ce titre, elles n'auraient dû s'attirer les remontrances de personne, surtout pas de leur mère. Et certainement encore moins de leur psychiatre.

J'ai fait ce long détour, non pour me justifier, mais au contraire pour rendre toute l'ambiguïté que j'éprouve encore aujourd'hui pour la figure fantomatique de Laure, qui s'efface à demi de ma mémoire. Son cas m'ennuyait, sa personne n'attirait pas ma sympathie, et pourtant je maintiens qu'elle aurait mérité un autre sort. Un autre médecin, peut-être, aurait compris qu'elle n'était pas capable d'enfanter. Cet effort de la chair devait lui être fatal - cet organisme qui avait déjà tant de peine à digérer quelques grammes de viande ne pouvait être à même de supporter la révolution d'une grossesse et d'une délivrance. Psychologiquement, physiquement, dans toute sa personne indissoluble qui est la seule réalité existante, elle criait qu'elle ne voulait pas d'enfant. Était-il prudent de contraindre sa part inconsciente et de la soumettre à sa conscience ? Certes, elle disait vouloir un enfant, elle en était persuadée, elle ne se posait même pas la question. J'ai le sentiment désagréable d'avoir abusé d'elle, en me liguant avec cette petite conscience bourgeoise contre son inconscient qui hurlait de terreur. Libère-t-on toujours les gens avec la thérapie par la parole ? Ne les force-t-on pas parfois à laisser sortir des monstres, ne donne-t-on pas parfois le pouvoir à l'instance qui a tort contre celle qui a raison ?

Paradoxalement, je réussis fort bien ce pour quoi j'avais été embauché. Laure maîtrisa suffisamment sa peur d'enfanter pour tomber enceinte et mener la grossesse à terme. La seule chose que je n'avais pas prévue, est qu'elle ne pourrait y survivre.

La première fois que je la vis seule, elle était vêtue de bleu pâle, ses cheveux fins tirés, dans des vêtements un peu trop grands pour elle, chaussée de sandales plates. Elle portait toujours un maquillage très léger, et promenait des yeux tour à tour ennuyés et anxieux autour d'elle.

- Bonjour Madame H., lui dis-je.
- Je ne m'habitue pas à ce nom, observa-t-elle. Appelez moi Laure, s'il vous plaît.
- Comme vous voudrez. Alors, bonjour Laure.
- Bonjour Docteur.
- Y a-t-il des sujets, concernant votre désir de grossesse, ou les difficultés que vous rencontrez, que vous souhaiteriez aborder avec moi ?

Elle rougit, sans que je comprisse véritablement pourquoi.

- Non, pas vraiment, enfin je ne sais pas par quoi commencer, j'ai l'impression que mon mari vous a déjà tout dit.
- Bien. Nous allons travailler en douceur, je vais vous poser des questions, et vous allez tenter d'y répondre, le plus sincèrement possible, ce qui vous passe par la tête. N'ayez pas

peur de ce que vous pourriez dire; je ne suis pas là pour vous juger, et je suis tenu au secret professionnel.

- Oh ! Docteur, je n'ai rien à cacher !
- Non, bien sûr, c'était juste une précaution oratoire, pour vous mettre à l'aise.

Je souris intérieurement en songeant que je l'avais justement mise au comble du malaise, puis je repris.

- Pourquoi voulez-vous avoir un enfant, Laure ?

Elle rougit à nouveau, et je finis par m'habituer à cette coloration qui était presque toujours sa première réponse à mes questions. Je ne sais pas si elle était d'une extraordinaire pudeur, ou si sa peau, ou la nature de son sang, provoquait ce rougissement de vierge qu'on déshabille. Cela n'aurait sans doute pas à la fluidité de la conversation.

- Eh bien, je ne sais pas, dit-elle. Il serait vraiment bizarre de ne pas en avoir, vous ne trouvez pas ? Et puis c'est la consécration du mariage, et je suis catholique, alors...
- Je vois, dis-je. Connaissez-vous des femmes qui ne veulent pas d'enfant ? Ou qui sont mécontentes d'en avoir ?

Elle rougit à nouveau.

- Eh bien, oui, je suppose.
- Des amies, de la famille ? Des collègues ?
- Ma soeur aînée en a eu cinq et s'est beaucoup plainte pour les deux derniers. Et puis, je suis issue d'une famille de 8.
- Ma mère a eu douze enfants et je n'ai pas le souvenir qu'elle se soit jamais plainte. La famille nombreuse vous semble difficile ?
- Oui, dit-elle vivement.
- C'est intéressant. Pourquoi cela ?
- C'est harrassant, dit-elle sans réfléchir.
- Votre mère était harrassée ?
- Oui, dit-elle. Elle n'avait jamais une minute à elle. Elle prenait sur son sommeil pour être un moment tranquille.
- Ses insomnies devaient la fatiguer aussi sûrement que ses enfants, observai-je.
- Oh non, je vous assure. Elle a été exemplaire, exemplaire.
- Bien sûr. Et quelle place était la vôtre dans la famille ?
- La troisième.
- Vous vous êtes occupée des petits ?
- Oui, à partir de sept ans, j'ai beaucoup aidé à la maison. Ma soeur aînée aidait à la cuisine, au repassage, et moi, je m'occupais souvent des petits, je leur donnais à manger, je rangeais leurs jouets, je nettoyait le pot.
- Et vous n'aimiez pas ça ?

- Cela dépendait.
- Qu'est-ce que vous aimiez ?
- Leur lire des livres.
- Et qu'est-ce que vous n'aimiez pas ?
- Les porter dans les bras, ils étaient si lourds que j'avais peur de les laisser tomber, et ma mère m'aurait arraché les yeux.

J'observai un silence.

- Avez-vous envie d'être enceinte ? Je veux dire, considérez vous que cet état soit agréable, enviable ?

Elle secoua la tête.

- Bien sûr, les femmes enceintes sont toujours belles, et inspirent le respect autour d'elles.
- Mais vous, dans votre corps ? Désirez-vous sentir un petit être dans votre ventre ?
- Cela doit être étrange.
- Lourd à porter ?
- Peut-être. Les femmes enceintes sont toujours si cambrées en arrière...
- Vous en êtes curieuse ?
- Pas vraiment.

Elle s'étonna elle-même de la sincérité de sa réponse, et marqua une pause que je respectai.

- Vous avez l'air très timide, remarquai-je.
- Oui, dit-elle en rougissant. Je suis une personne discrète, je n'aime pas que les choses tournent autour de moi.
- Tout le monde aime que les choses tournent autour de soi.
- Enfin, je ne sais pas, je n'aime pas être regardée.
- Vous trouvez-vous jolie ?

Elle rougit violemment.

- Non, pas plus que cela. Je ne suis pas laide.
- A quelles occasions votre mère était-elle la plus gentille avec vous ?
- Quand nous étions malades, dit-elle avec un sourire.
- Ah. Elle était gentille dans ces moments là ?
- Oui. Elle nous bordait dans notre lit, elle nous chantait des chants russes qui lui venaient de sa grand-mère. Et elle nous apportait du thé ou du chocolat sur un plateau.
- Et lorsque vous n'étiez pas malade, quand était-elle la plus dure ?
- Quand nous faisions du bruit, quand nous cassions des choses, quand nous nous salissions, quand nous nous disputions.
- C'est drôle, vous dites toujours : “nous” et pas “je”.
- Nous étions toujours ensemble.

- Qui ?
- Mes soeurs, mes frères, moi. Nous n'étions jamais seuls, nous étions toujours un groupe.
- Vous diriez que vous avez eu une enfance collective ?
- Oui.
- Et vous ne voulez pas plusieurs enfants ?
- Non. Seulement un.
- Un garçon, une fille ?
- On ne choisit pas.
- Je sais, dis-je en souriant. Mais avez-vous une préférence ?
- Peut-être que je me sentirais plus à l'aise avec une petite fille.
- Pourquoi ?
- Les petites filles sont plus douces, plus obéissantes.
- Pas toutes !
- Je ne sais pas. Un garçon me paraît plus difficile à élever.

Je hochai la tête gravement. Il n'était jamais facile de démêler l'écheveau des idées reçues, des discours de façade, qui n'avaient aucun sens, et de les séparer des expressions vraies.

- Votre père n'était pas à la maison ?
- Rarement. Il était souvent en voyage d'affaires.
- Et votre mari, comment l'imaginez-vous en tant que père ? Comme votre père ?
- Il travaille beaucoup, c'est vrai, mais il ne voyage pas.
- Serait-il plus présent ?
- Il ne parle pas beaucoup avec les enfants.
- Et avec vous ?
- Nous parlons de notre vie commune, des affaires du ménage, de nos projets. Le soir, quand nous nous retrouvons dans la chambre.
- Et pas à table ?
- Non, il n'aime pas bavarder en mangeant. Nous regardons la télévision en général.
- Vous aimez la télévision ?
- Je n'aime pas le silence, dit-elle. Alors, oui, cela ne me dérange pas d'entendre des voix. Cela fait une présence.
- Vous n'êtes pas habituée au silence.
- Non, c'est vrai.
- Un enfant ne mettrait-il pas aussi une présence dans la maison ?
- Si, dit-elle.
- Aimez-vous votre vie à deux ?
- Non, dit-elle sans réfléchir. Puis elle se reprit immédiatement. Enfin, c'est-à-dire, je ne sais pas. Le mariage n'est pas ce que j'imaginai.

- Le mariage, ou votre mari ?
- Pierre est un homme excellent, dit-elle. Je l'aime profondément et nos liens sont sacrés.
- Cela n'empêche pas, dis-je, parfois, d'éprouver de la surprise, ou une légère déception. C'est très courant chez les jeunes mariées.
- Peut-être ai-je éprouvé cela au début. Mais cela fait huit ans, maintenant. Nous avons appris à nous connaître et à vivre ensemble. Je respecte son silence, et il respecte...

Elle n'acheva pas.

- Que respecte-t-il ?
- Ma timidité.

Je décidai de ne pas creuser cette question pour le moment.

- Nous allons nous arrêter là, dis-je au bout d'un silence. A la fin de chaque séance, je vous demanderai de méditer sur une question que je vous poserai, pour la semaine suivante.
- Méditer ?
- Oui, méditer. Préparer votre réponse, en quelque sorte, explorer les réactions que cette question suscite en vous, envisager toutes les réponses.
- D'accord, dit-elle, avec une anxiété non déguisée.
- Avez-vous peur de porter un enfant parce que vous avez peur de le laisser tomber ?

Elle rougit, à nouveau, mais ne dit rien. Elle était intelligente et scolaire, elle avait compris ma démarche et s'y soumettait sans protester. Cette docilité, si rare chez les patients, fut sans doute la clé de la réussite rapide de nos entretiens, et cela même, hélas, qui précipita sa mort.

Elle tomba enceinte au bout de six mois environ. Et je ne saurais, en tant que thérapeute, trop mettre en avant le danger de ces thérapies partielles, qui, plutôt que de considérer le patient dans son ensemble, ne s'attachent qu'à traiter un symptôme. Le patient souffre d'énurésie, il bégaye, il a peur du noir, il veut arrêter de fumer, il est frigide. Il vient pour soigner un symptôme. Mais on ne soigne pas un symptôme, on ne fait jamais que le déplacer. Ce qu'on peut soigner, c'est une personne, et cette personne doit être appréhendée dans la totalité de son histoire, dans la structure même de sa personnalité. Il n'est rien de plus facile que de supprimer un symptôme – comme ce fut le cas pour Laure. Mais en supprimant son infertilité, je n'ai jamais supprimé son incapacité profonde à être mère. Et le symptôme avec lequel le patient vit paisiblement depuis de nombreuses années est sans doute moins grave que celui qu'on libère, à l'aveugle, dans le noir de cet esprit qu'on n'a pas eu le temps de connaître. Car, en psychanalyse comme dans les pratiques occultes et la magie du sang, chaque équilibre rompu mène à un nouvel équilibre inconnu, chaque vie est donnée pour une autre, chaque mort évitée reportée à un autre endroit sur la ligne du destin, chaque désir vaincu renaît différent et plus fort.

Sa grossesse fut interminable et difficile. Elle eut des saignements, des nausées, des hémorroïdes, un masque de grossesse, des sautes d'humeur. Elle dut passer les premiers mois alitée pour éviter le décollement de la poche utérine; et les derniers mois parce qu'elle fut cerclée. C'était comme si son corps se révoltait tout entier, avec chacun de ses organes, contre la vie qu'il

portait et qui le dévorait. Son corps s'exprima avec une rage qui me fit peur, une opiniâtreté animale. Pierre craignit pour la vie de son enfant pendant les huit mois que dura la grossesse – qui se termina prématurément.

L'enfant vécut, cependant. Une petite fille nommée Margot, qui ne sut probablement jamais que si elle était fille biologique de son père, elle était aussi née du viol que je commis sur l'inconscient de sa mère. Et Laure, Laure mourut. D'hémorragie, de douleur, d'épuisement. Sans raison. Lorsqu'on m'appela à son chevet, je ne pus que confirmer l'acte de décès que l'obstétricien avait déjà signé. Elle était là, pâle, tiède, molle encore, la sueur de son effort intense n'avait pas encore séché sur sa peau exsangue. Mais elle ne respirait plus, et plus rien ne coulait dans ses veines figées.

Laure H. abandonna sa petite vie bourgeoise, son destin de mère tout tracé, son ennui conjugal, son mari silencieux, sa maison. Elle aussi fut ensevelie sous les fleurs blanches, et son bébé silencieux et grave, dans l'Eglise, ne pleura pas une mère dont il n'avait connu que le ventre inhospitalier.

Je viens de refermer *L'invention de la Solitude*, de Paul Auster. Audrey aimait beaucoup cet auteur, et elle m'a fait don, à plusieurs reprises (toujours pour mes anniversaires) de quelques uns de ses livres. *L'invention de la solitude*. *La musique du hasard*. *Leviathan*. Tous ces titres sonnent comme une petite musique dans ma tête, mais je n'avais jamais pris la peine de les lire. Cela me semble inconcevable aujourd'hui; comment ai-je pu passer à côté d'un tel message ? Un livre qu'on vous conseille, ou qu'on vous offre, n'est-ce pas toujours quelque chose d'essentiel que l'on vous dit ? Et pourtant, je n'ai jamais lu les livres qu'on m'offrait. Je n'aime pas qu'on me conseille mes lectures; je n'aime pas être guidé dans cette promenade solitaire. Les livres de Paul Auster, qu'Audrey avait aimés, qu'Audrey avait choisi de m'offrir, qu'Audrey voulait que je lise, ont dormi sagement, à la lettre A, dans ma bibliothèque. Et je commence à les ouvrir aujourd'hui, aujourd'hui que le cercueil et la terre se sont refermés sur elle, aujourd'hui que ses paupières, ses lèvres, sont closes, et que je cherche désespérément à me souvenir, et à comprendre.

L'invention de la solitude parle d'un deuil, du deuil d'une personne insaisissable et incompréhensible, murée dans des traumatismes infantiles, à la personnalité opaque. *L'invention de la solitude* parle de ce père absent, et d'une petite soeur folle, et de l'enfermement. Dans une chambre, dans le ventre de la baleine, dans le silence, dans la nuit. Dans la folie. *L'invention de la solitude* parle de mémoire et d'écriture – d'écrire comme acte de mémoire. Et je suis en train d'écrire pour me souvenir, pour faire surgir Audrey devant moi, comme si l'évocation de son fantôme pouvait réparer quelque chose. J'ai ouvert ce livre et - avec cette coïncidence mystérieuse que l'on trouve parfois, entre le monde et soi, entre les autres et soi, à travers des objets, des lieux, des mots - ce livre avait précisément des tas de choses à me dire. Je l'ai lu d'une seule traite, dans cette transe particulière que le lecteur éprouve lorsque, au delà de toute raison, le livre, pourtant ouvert à tous les vents, *semble avoir été écrit pour lui*. Et cela me bouleverse plus que je ne saurais l'écrire. Paul Auster écrit que la littérature est pleine d'échos et de rimes, et que ces rimes adviennent parfois dans la vie. Tel événement rime avec tel autre, obscurément, et cette connexion crée du sens. Audrey ne pouvait pas savoir que je lirais ce livre lorsqu'elle serait morte, et que je partirais à sa recherche, comme un vieil Orphée Noir à la voix brisée. Audrey ne me l'a pas offert pour m'offrir cette consolation, cette étrange réponse à mes questions. Et pourtant, en le lisant, j'ai le sentiment qu'elle me tend la main pour m'attirer vers elle.

L'écriture d'Auster ressemble étrangement à la psychanalyse. Même structure associative, même remontée du temps, même recherche des motifs récurrents, des symboles. Mais ce livre m'offre un miroir aux alouettes; car Audrey ne l'a pas écrit, mais seulement choisi. Je ne peux y trouver aucun contenu, aucune image qui lui serait personnelle. Auster fait écran, irrémédiablement, entre elle et moi, de même qu'il forme un lien. Le livre comme un pont brisé, qui permet d'avancer, de voir plus loin, mais pas de franchir.

Le livre parle aussi de la difficulté d'écrire, et de la résistance obscure de notre inconscient au moment d'exprimer certaines choses. Cela me fait penser à un passage de Julien Gracq (je crois que c'est dans *En lisant, en écrivant*) où il parle de l'écriture d' *Un balcon en forêt*. Il dit que l'écriture mange les souvenirs. Qu'il a fait appel à sa mémoire pour écrire ce récit, et que l'écriture a vidé sa mémoire, en a retiré sa substance. Il n'a plus de souvenirs précis de la guerre, mais une zone mémorielle floue. Tous les détails, toutes les sensations retrouvées, et qu'il a écrits, se sont extériorisés, chosifiés, hors de lui. Son livre est sa mémoire – sa mémoire morte. Cette étrange *dépossession* est extraordinairement inquiétante. Que me restera-t-il d'Audrey lorsque j'aurai achevé ce livre ? Faire son deuil, n'est-ce pas, comme l'acte d'écrire, tuer la mémoire ? Ecriture, mémoire, et deuil. *L'invention de la solitude*.

La mort de Laure plongea Audrey dans un trou noir.

Je l'avais déjà connue malade, mais cette déflagration fut incommensurablement pire que les autres. A quelqu'un qui parfois se laisse renverser par un départ, une dispute, qu'advient-il, lorsque la mort frappe ?

Je me souviens de l'enterrement; c'était la même église et le même caveau familial que trente ans plus tôt. Monsieur et Madame H. étaient devenus de respectables sexagénaires; Madame H. avait acquis en autorité ce qu'elle avait perdu en beauté, et Monsieur H., comme un éternel adolescent, étonnait toujours par la sveltesse de son corps souple et l'éclat de son oeil bleu. Ils avaient tout pris en main; les parents de Laure, effondrés, la tête baissée et marmottant de vagues sanglots, avaient le coeur enfermé dans le cercueil qu'on allait bientôt descendre en terre. Pierre, pétrifié – la signification terrible de son nom vient juste de m'apparaître – ne laissait transparaître aucune émotion, mais on sentait un vide glacé, un abîme ouvert en lui, et sa dignité un peu raide, semblable à celle qu'il avait déjà, enfant, à l'enterrement de sa petite soeur, était poignante. On eût dit qu'il avait franchi une étape supplémentaire dans le chemin qui le séparait des vivants – son silence, sa hauteur, sa distance, s'étaient opacifiés. Il semblait incapable de s'occuper du petit être rougissant, au visage mouillé et mobile, qui vagissait sous des tombereaux de dentelle blanche. “Malédiction” pensais-je en moi-même en regardant les grands yeux bleus foncés, et encore à demi aveugles, de ce nouveau-né saturnien. Quelle conjonction d'astres malveillants avaient présidé à sa naissance... Je frissonnai, dans l'assemblée, en songeant que j'en faisais partie.

C'était Madame H. qui s'occupait du bébé, qui le portait, arrangeait ses dentelles, et le berçait avec douceur. Je me souviens d'avoir été cloué de surprise devant ce tableau. Aucun de ses gestes ne paraissait forcé; aucune exaspération devant ses cris soudains, ses vomissures enfantines. Elle offrait là, tout à coup, d'une manière totalement inattendue, l'image apaisée d'une grand-mère bienveillante. Audrey, en revanche, qui avait du mal à se mouvoir, paraissait presque ramper à l'arrière du cortège. En la voyant trébucher, hagarde, oubliée par son frère qui suivait le cercueil, délaissée par sa mère qui n'avait d'yeux que pour la petite Margot, son père lui offrit le bras, et elle lui adressa un regard de gratitude si affreux à voir que je détournai les yeux. On eût

dit qu'elle était devenue vieille, immensément vieille, en quelques jours. Non qu'elle fût défigurée ou ridée, mais sa faiblesse extrême, et les efforts insoutenables qu'elle déployait, étaient ceux de l'agonie.

En quittant le cimetière, je sus que je devais m'apprêter à la recevoir à la clinique, et pris toutes les dispositions nécessaires. Et, en effet, dès le lendemain, on vint me l'amener. Ce ne fut pas Monsieur H., cette fois, mais Madame H.

Audrey marchait avec une difficulté encore plus grande, comme si un poids énorme pesait sur ses épaules et ployait son échine; sa tête était presque à hauteur de son ventre. Ses jambes fléchissantes se dérobaient et ne la portaient presque plus; en les voyant arriver à l'entrée, je demandai à une infirmière de transporter Audrey en fauteuil roulant jusqu'à sa chambre et de l'y installer en attendant ma venue. Audrey était habituée à ces formalités, et elle n'opposa aucune résistance. Elle se laissa choir de tout son poids dans le fauteuil, comme si elle était soulagée, et garda la tête baissée, sans même m'adresser un regard.

- Je n'ai pas beaucoup de temps, Docteur, dit Madame H. lorsque je l'eus reçue dans mon bureau.
- Comment va-t-elle ?
- Comment va-t-elle ? Vous l'avez bien vue, enfin ! Son frère est veuf de quelques jours, dévasté, sa nièce est orpheline, mais c'est elle qu'il faut soigner ! Ah, si vous saviez Docteur, ce que je lui en veux. Elle a toujours été comme ça. Quand Jessica est morte, elle a fait la même chose. C'est elle, elle, elle, toujours elle – vous savez ce que j'ai été obligée de faire ? Non ? De la nourrir à la petite cuillère. Oui. A la petite cuillère, comme un bébé, à trente ans ! Pendant que la petite Margot hurlait pour avoir son biberon... Mais cela, elle s'en fiche.
- Je comprends que vous êtes très sollicitée, et je vais m'occuper d'elle... Comment va Pierre ?

Madame H. se radoucit quelque peu.

- Pierre ? Je ne sais pas, je n'ai jamais su. J'ai parfois l'impression que Pierre ne connaît pas véritablement l'usage du langage... Il se tait, parfois pendant des heures, cela devient assourdissant.
- Et l'enfant ?
- Margot va bien, Dieu merci. Vous savez le pire ? Le plus exaspérant dans tout cela ? C'est qu'Audrey n'aimait pas sa belle-soeur. Je ne sais pas si vous le savez, mais Laure lui portait sur les nerfs plus souvent qu'à l'accoutumée – d'ailleurs je vous avouerai qu'à moi aussi. Mais est-ce que je fais semblant d'être effondrée, moi ? Non, je fais ce qu'il y a à faire, comme je l'ai toujours fait. Pierre se renferme comme une huître, et l'enfant doit bien être élevé par quelqu'un.
- Audrey n'était pas très proche de Laure, mais elle aime beaucoup son frère.

- Oui, admit-elle. C'est vrai. Mais Pierre n'a pas le temps de s'occuper d'elle, voyez-vous. Il a autre chose à gérer qu'une petite soeur dépressive. Il vient de perdre sa femme. Il est père. Il va devoir élever une petite fille tout seul.
- Madame H., je vous promets de faire tout mon possible pour la soigner.
- La soigner ? dit-elle avec mépris et amertume. Ça ne se soigne pas, ce qu'elle a. Ça vous empoisonne toute une vie et ça vous tue.

Je fus heurté par la violence de ses paroles.

- Je vais tout de même m'y efforcer, dis-je, en lui tendant la main.

Je la regardai partir, impeccable dans sa tenue de demi-deuil. Puis je fermai la porte de mon bureau et allumai une cigarette.

“Quand Jessica est morte, elle a fait la même chose”. La mort de sa belle-soeur. De sa *belle* soeur. Jessica n'était-elle pas la plus jolie aux yeux de leur mère ?

Pourquoi Audrey s'effondrait-elle maintenant ?

Je revis l'église, le caveau familial. Audrey enfant, pincée par sa mère, qui arrangeait les dentelles de Jessica dans le petit cercueil blanc. Margot dans ses dentelles blanches, dans les bras de Madame H., Audrey adulte trébuchant derrière. Audrey nourrie à la cuillère, le bébé hurlant pour son biberon.

La belle-soeur au tombeau. Le frère happé par cette douleur, le frère rendu absent de lui-même. Comment Pierre avait-il réagi à la mort de Jessica ? S'était-il détourné de la petite Audrey à l'époque ? Avait-il eu une période de silence, de rejet, de solitude ?

Puis le visage de Laure. Laure qui avait peur de laisser tomber son bébé, et qui l'avait laissé tomber de la plus radicale des manières. Laure morte de sa maternité. Audrey avec des photos d'elle partout dans sa chambre, des photos avec les enfants d'Hélène, au Canada – des images de sainte maternité. Les paumes roses. Le jardin merveilleux. La mère. La question d'Audrey, lancinante – là d'où vous venez, les mères ont-elles toutes les paumes roses ? Existe-t-il de bonnes mères ? Puis-je devenir mère ? La réponse de Laure, radicale, horrible. Non, il est impossible d'être mère. Il est plus facile de mourir.

Tout cela convergeait, formait un faisceau aussi déconcertant qu'inéluctable. Un dépressif est toujours pris dans des rets – dont le motif est changeant, multiple. Les images se multipliaient, leurs échos s'amplifiant les uns les autres. Jessica, Laure, Margot, ne faisaient plus qu'une. Audrey revivait la naissance de sa petite soeur et la jalousie qu'elle avait éprouvée et qu'elle n'avait jamais pu résoudre. Audrey revivait la mort de sa petite soeur et l'abandon de sa mère et de son frère qui avaient suivi. Audrey revivait cette jalousie, cette mort, et cet abandon, comme un crime qu'elle avait commis, et un châtement qu'elle recevait. Mais Audrey vivait aussi à travers le bébé le deuil de sa propre mère. Laure mourait, *la mère mourait*, cette idée lui était insupportable, comme elle le lui fut toujours. Audrey avait peur de la disparition de sa mère plus encore

que de la sienne propre – ce que je ne compris jamais tout à fait. Et, à travers Laure, sa contemporaine, elle échouait elle-même à devenir mère.

Je songeai à la phrase de Mme H. “Vous savez le pire ? Le plus exaspérant dans tout ça ? C'est qu'Audrey n'aimait pas sa belle-soeur.” Comment aurais-je pu lui expliquer ce qui venait de m'apparaître avec la plus crue, la plus cruelle des clartés... J'éteignis ma troisième cigarette un peu avant la fin, puis décidai d'aller voir Audrey.

Elle était prostrée, presque dans un état de coma vigile. Elle ne me parla pas ce jour-là, mais je vis, à de menus détails, qu'elle avait pris possession de sa chambre. Elle semblait relativement paisible, mais il était difficile de dire si c'était dû aux anxiolitiques et aux neuroleptiques qu'on lui avait administrés.

Je ressortis de la chambre au bout de quelques minutes, après lui avoir serré la main, et lui avoir exprimé mon affection et mon inquiétude, le plus simplement possible. Elle secouait la tête tristement, et je la sentais au bord des larmes. Je préférerais partir plutôt que de la troubler ce jour-là.

Elle mit plusieurs jours à se réalimenter seule. Et plusieurs autres jours à se remettre à regarder autour d'elle, à réagir, à parler. Puis encore plusieurs semaines avant de rire à mes pointes d'humour. Le jour où elle rit pour la première fois depuis presque deux mois, elle me remercia. Je m'étais moqué d'une infirmière, en faisant une grimace, dans le dos de celle-ci. Et le visage d'Audrey s'éclaira comme un ciel, m'offrant une joie violente.

Les guérisons d'Audrey étaient toujours très lentes, très progressives. Je me souviens qu'au bout de quelques semaines, elle me demanda de téléphoner de sa part à un jeune homme à qui elle souhaitait expliquer sa situation. Je compris par les quelques mots que j'échangeai avec lui qu'il y avait quelque chose entre eux, comme le début d'une histoire que la mort de Laure avait brutalement interrompue. Et puis Audrey se ressaisit, comme elle le faisait toujours, elle s'arma de courage et retourna dans la vie.

Plus de trois mois avaient passé, cette fois. Monsieur H. était venu quelquefois, le samedi, passer du temps à côté de sa fille, lui apporter des douceurs, s'assurer qu'elle ne manquait de rien. Mais je ne revis pas Madame H., ni Pierre. La “petite”, comme disait Monsieur H., nécessitait tous leurs soins.

CHAPITRE 8. ANNÉES HEUREUSES – 1991 – 1994

Combien d'années solaires dans une vie ? Combien de saisons sans nuage, où l'on jouit du présent, en construisant l'avenir, sans souci du passé ? Combien d'années aimerait-on recommencer, en intégralité, au soir de sa vie ? Pas tant que ça, sans doute. Ma mère avait l'habitude de dire que les seules années qu'elle aimerait vraiment revivre, sont celles qu'elle a vécues quand ses enfants étaient déjà grands, et avant que mon père ne meure. Quelques années volées, une lune de miel à l'automne de la vie, d'autant plus savoureuse, peut-être, que le souvenir des efforts donnait un sens à la paresse.

Audrey en eut trois – trois petites années. Est-ce un bon, un mauvais partage à la loterie des destins ? Combien de gens n'en connaissent aucune ?

Le jeune homme qu'elle m'avait chargé d'appeler l'attendit, et l'aima. Il fut envoûté par sa profondeur et son désir de vivre, enveloppé par ses présents, charmé par son esprit agile qui n'aimait que les hauteurs. Audrey fut amoureuse et comblée, elle fut belle comme elle n'avait jamais été – j'ai encore des clichés où elle ressemble à une vedette de cinéma des années 50, avec un foulard et des grosses lunettes de soleil, à l'avant d'une voiture décapotable, dans un paysage méditerranéen. Elle fut portée par la vague, jusqu'au sommet du plaisir. Elle voyagea, elle s'émerveilla du vaste monde. J'ai encore ses cartes postales de leur voyage en Asie.

“ Votre clinique, vue d'ici, mon cher Docteur Michel, est un point si petit de l'univers que je l'ai presque oubliée... Mais je ne vous oublie pas, vous ! Connaissez-vous la baie d'Halong ? C'est comme être plongé dans le rêve d'une imagination supérieure. Nous sommes HEUREUX !!!”

“ Ici en Asie, tout est velouté, adouci, enjolivé. On dit que la beauté est un art de vivre. Les plats sont jolis, les outils sont jolis, les gestes des femmes sont jolis, et même la façon de plier un carré de papier. Pourquoi ne suis-je pas née dans ce pays ?”

“ Après la nature luxuriante et paisible, l'immersion dans le futurisme le plus délirant... La ville est si étendue en hauteur qu'on a le vertige en étant en bas... Les routes, le skytrain, le bourdonnement des moteurs et de l'activité humaine donnent un véritable tournis. Complet dépaysement.”

Ce fut sans doute dans ces années que mon rapport avec Audrey devint franchement amical; elle n'avait pas besoin de moi, mais ne m'oubliait jamais, et m'offrait le spectacle de son bonheur comme une rétribution de ses douleurs passées auprès de moi. Je fus invité à dîner, un soir, dans leur appartement en ville. Elle avait préparé des cadeaux pour ma femme et chacun de mes enfants – des cadeaux choisis, personnels. Je m'amusai du désordre effroyable qui régnait dans l'appartement, et qu'elle avait pourtant en partie caché à cause de ma venue. Son compagnon était un jeune homme fort intéressant, et sympathique, avec lequel la conversation était aisée. Audrey me donnait des nouvelles de sa famille. Pierre s'était mis à la plongée sous-marine (il fit d'ailleurs un

accident de plongée en 1993, sans gravité, car il plongeait avec un ami). Margot était une adorable fillette, choyée par ses quatre grands parents. Elle vivait avec son père chez ses parents, car cela semblait plus pratique à tout le monde. Elle régnait sur la maison – et même sur la maison de poupées d'Audrey, sans que personne ne songe à lui reprocher son désordre. Elle paraissait une petite fille équilibrée et joyeuse.

Les H. appréciaient le compagnon d'Audrey, et lui étaient infiniment reconnaissants de lui apporter un peu de normalité. Monsieur H. voulut lui apprendre le golf, et Madame H. avait fait taire, semblait-il, son esprit acerbe.

Et puis, Audrey voulut un enfant, et tomba enceinte. Sa grossesse fut tout l'inverse de celle de Laure – euphorique, rayonnante, pleine d'espoir. Elle n'était jamais fatiguée, toujours alerte. Elle achetait des profusions incroyables de vêtements pour enfants – elle attendait un garçon, et s'amusait elle-même de ne savoir où les ranger. Elle préparait la chambre, avec une attention presque religieuse. C'était le seul espace miraculeusement épargné par le désordre de l'appartement...

Cet état de grâce dura neuf mois, neuf longs et délicieux mois de fusion avec le petit être qui était devenu le centre de son existence.

Et puis, elle accoucha.

Et tout recommença.

Cette rechute, plus que toutes les autres, fut difficile pour l'entourage. Les gens conservent, au-delà de tous leurs acquis intellectuels, au-delà de leur expérience et de leur sagesse, une âme d'enfant. Et lorsqu'une jeune femme se marie, et met au monde un enfant désiré, il semble à son entourage que tout est dit, que le conte est fini, la partie sauvée, le bonheur enfin atteint, comme un rivage luxuriant auquel aboutirait enfin un naufragé presque épuisé. Moi-même, je ne peux jurer qu'une partie de moi ne s'était pas lâchement bercée de ce mythe. Audrey était en couple, heureuse, Audrey devenait mère. N'était-ce pas l'accomplissement miraculeux qui effaçait toutes ses errances, et donnait un sens à toute sa souffrance passée ?

Mais le bonheur ne se compare à aucun rivage, à aucun espace dans lequel on pourrait demeurer. Le bonheur ne s'atteint pas, il se croise, comme une ligne en perpétuel mouvement. Et la ligne de vie d'Audrey, pleine de cassures, ne devait pas le croiser souvent.

Lorsque je m'éveillai du rêve éveillé dans lequel elle m'avait tenu pendant toute sa grossesse, lorsque je repris conscience – je veux dire, ma conscience de psychiatre, je compris que cette rechute avait toujours été là, écrite, invisible seulement parce qu'on ne voulait pas la voir. C'était une erreur de ne pas l'avoir prévenue et anticipée. Il y avait autour de ce berceau, comme fées ou marâtres, quatre figures féminines. Deux vivantes, et deux spectres. Deux femmes, et deux fillettes. Mme H et Jessica : la mère vivante et le bébé mort. Laure et Margot : la mère morte et le bébé vivant. Comment Audrey pouvait-elle avancer dans ce labyrinthe ? D'un côté, la mère vivait, égoïste et méchante, en tuant symboliquement sa fille; de l'autre, la mère se laissait mourir, abandonnant, avec une radicalité terrifiante, son bébé. Quelle voie s'offrait à elle, entre la mère qui abandonne et celle qui tue ? Comment l'esprit perméable et torturé d'Audrey pouvait-il réagir devant un tel dilemme ? C'était comme choisir entre son bébé et elle, comme si les deux ne pouvaient survivre, comme si la relation mère/enfant, intrinsèquement, et radicalement, était *impossible*.

Audrey *ne put pas* s'occuper de son enfant.

Elle *ne put* ni le porter dans ses bras, ni le nourrir, ni l'habiller, ni le toucher, pendant plusieurs semaines.

Mais cette fois-ci, Audrey ne fut pas hospitalisée. Son compagnon décida de s'installer avec elle et le bébé (un petit garçon nommé Sacha) à la Pommeraie, où il était soi-disant plus facile pour tous de gérer les membres les plus grêles de cette famille meurtrie. La présence des deux enfants mit dans la demeure une artificielle atmosphère de vie, qui permettait à tout le monde de se raccrocher à une illusion de normalité. Audrey passait le plus clair de son temps dans sa chambre,

alitée, la tête alourdie et les yeux mi-clos, écrasée de médicaments. Son compagnon se partageait entre elle et le petit, à qui il prodiguait les soins les plus maternels possibles. Il ne laissa jamais Mme H. occuper cette fonction; qui avait d'ailleurs fort à faire avec Margot.

Je rendais visite à Audrey deux ou trois fois par semaine, ajustant les prescriptions, évaluant des progrès qui me désespéraient par leur lenteur.

Un soir, alors que Monsieur H. me raccompagnait, je pus lui parler seul à seul.

- Ne pensez-vous pas, Monsieur H., qu'il faudrait qu'Audrey soit hospitalisée ?
- Vous pensez que c'est nécessaire ? demanda-t-il avec anxiété.
- Je pense que ses progrès sont plus lents lorsqu'elle se trouve dans son milieu familial. Je pense que sa guérison serait plus rapide à la clinique.
- Je ne sais pas quoi vous dire, Docteur Michel. Il y a tellement de paramètres à prendre en compte. Nous répugnons à la séparer de son enfant, et...
- Excusez-moi, Monsieur H., mais elle ne vit pas avec son enfant. Elle passe toutes ses journées seule dans sa chambre, quelle différence cela ferait-il ?
- Le papa le lui amène, elle reste en contact avec lui. Peut-être qu'à force, l'envie lui viendra de le prendre.
- Ne vous méprenez pas, Monsieur H. Audrey a envie de le prendre. Elle donnerait tout ce qu'elle a pour pouvoir le prendre dans ses bras.
- Mais elle le rejette si violemment...
- Non, ne parlez pas ainsi. Elle ne le rejette pas, c'est juste qu'elle ne peut pas s'en occuper, vous savez ? Comme un paralysé qui voudrait marcher mais qui ne peut pas. Parce que sa moelle épinière est brisée.

Monsieur H. me regarda, incrédule. Il essayait manifestement de comprendre, et de croire, ce que je lui disais, mais cela ne rentrait pas dans les cases de son intelligence.

- Ce n'est pas grave si vous ne me comprenez pas. Du moment que vous ne la jugez pas.
- J'aime ma fille, murmura-t-il. Mais c'est parfois si décourageant, si déconcertant... Elle était si heureuse, et tout à coup, sans crier gare, tout recommence.

Il refoulait des larmes de lassitude, d'apitoiement sur lui-même, d'impuissance.

- Alors c'est non ?
- Sa mère ne voudra pas.
- Pour des raisons de réputation ?

Monsieur H. hocha la tête.

- Avez-vous prévenu son amie Hélène, au Canada ?
- Oui.
- Invitez la à passer quelques jours. Payez lui son billet.
- Vous pensez que ça pourrait lui faire du bien ?

- Je ne sais pas, Monsieur H. Je tâtonne. Ma science n'est pas exacte, et vous ne me laissez pas les coudées franches. Mais oui, je pense que cela pourrait lui faire du bien, et débloquent quelque chose.
- Je vais en parler à ma femme, promit-il.

Je jetai un oeil sur la vaste demeure, qui, de l'extérieur, résonnait de vie et de cris d'enfants – la piscine impeccable, d'un bleu azur, les rideaux fleuris; les propriétaires si parfaits dans leur rôle de grands parents. Tout s'orchestrerait magnifiquement. Et, de l'extérieur, qui eût pu croire qu'une jeune femme nourrie à la cuillère traînait une existence misérable entre les quatre murs de sa chambre ?

Je pris congé de Monsieur H. ce soir-là avec un pressentiment imprécis et désagréable.

Je n'avais pas le pouvoir de forcer Audrey à venir dans ma clinique. D'ailleurs elle ne le souhaitait pas, répétant, quand elle fut en état de parler, qu'elle était une charge moins lourde en restant à la Pommeraie. J'échouai encore une fois à la faire parler; la douleur était si vive, si comparable aux plaies d'un grand brûlé, qu'on ne pouvait sans cruauté appuyer dessus. Je lui parlai, et elle m'écouta, en pleurant silencieusement comme à chaque fois qu'elle se sentait comprise.

Je lui dis qu'elle n'avait à ressembler ni à sa mère, ni à Laure, qu'elle n'avait pas à mourir ni à tuer. Je lui dis qu'il y avait un moyen pour devenir une mère aimante. Je lui parlai de mon épouse. Je lui parlai d'Hélène. Je ne sais plus ce que je mis dans ce long discours crépusculaire que je m'autorisai, un soir, contre toutes les habitudes de ma profession. Mais il me semblait qu'il fallait aller jusqu'à elle puisqu'elle ne pouvait venir jusqu'à moi.

Audrey suffoqua, pleura beaucoup, puis sa respiration s'élargit, et la vie parut moins pesante sur sa poitrine. Elle m'offrit un sourire – un sourire si chiffonné et si mouillé qu'il ressemblait peut-être à une grimace, et je la serrai dans mes bras, longuement, paternellement.

Audrey avait retrouvé le courage d'affronter la vague.

Lentement, en plusieurs autres semaines, elle revint à la vie. Elle recommença à se nourrir. Elle recommença à parler à tous les membres de sa famille. Elle se leva. Elle se lava. Elle s'habilla. Elle marcha dans la maison. Elle vint voir le petit Sacha. Elle le toucha. Elle recommença à rire lorsqu'Hélène arriva. Elle tint son enfant, d'abord un instant, puis quelques minutes, puis elle le garda contre elle des journées entières. Elle se fit photographier avec lui, des dizaines de fois, dans toutes les pièces de la maison. Elle mit un peu plus longtemps à le nourrir. Et enfin, ils rentrèrent chez eux.

Le temps me rattrape. Le récit s'amenuise jusqu'à sa fermeture finale.

J'ai pris l'habitude de ma propre voix, grave, comme un chant dans la nuit. Je ne sais qui m'entend, mais cela importe bien moins qu'on pourrait le croire. On peut chanter pour soi-même, dans les ténèbres, juste pour faire du bruit, ou plutôt de l'harmonie, là où le silence a pris possession des choses.

Je n'ai pas envie de me taire, et pourtant, c'est tout ce qui me restera à faire, lorsque j'aurai fini de dérouler l'écheveau des douleurs, et je sais que je le ferai.

Le temps nous rattrape tous.

Les trois années qui suivirent, les trois dernières années, furent étrangement mitigées. On eût dit qu'une angoisse indélébile avait imprégné l'étoffe même de la vie des H. Audrey ne fut vraiment capable d'une vie normale qu'au bout d'un an environ – et puis, dans un élan de vie à la fois poignant et inquiétant, elle voulut un autre enfant. Elle tomba enceinte, elle fut de nouveau rayonnante et paisible – mais son entourage, secrètement, l'épiait. On entourra son accouchement des plus grands soins, on cacha des soupirs de soulagement étonné lorsqu'elle réussit à allaiter sa petite fille. On n'avait pas oublié la leçon de la dernière rechute, et on attendait, simplement, que cela recommence, comme on profite des derniers jours de beau temps à la fin du mois d'octobre. Ni Monsieur H., ni Mme H., ni le compagnon d'Audrey, ne lui faisaient plus *confiance*. Ils l'accompagnaient du mieux qu'ils pouvaient, mais *quelque chose* planait. Une ombre, une épée suspendue, qui faussait imperceptiblement tout ce que vivait Audrey. Elle continuait à se battre, mais, au fond, plus personne n'y croyait. On s'était accoutumé à l'idée d'une maladie incurable. Madame H. l'avait compris beaucoup plus tôt que les autres. “Ca ne se soigne pas, ce qu'elle a. Ca vous empoisonne toute une vie et ça vous tue”. De nous tous, moi compris, je pense que c'est la seule qui eût, de longtemps, anticipé son suicide.

En est-elle plus responsable pour autant ? Je ne le crois plus. Elle avait simplement les yeux plus perçants. Et cela eût dû être moi.

Tant de gens vivent ainsi. Leurs proches ne croient plus en eux, parce que la lucidité finit souvent par prendre le pas sur l'amour. Ils sont les seuls à ignorer qu'ils ont un cancer en phase terminale ; ou bien les seuls à croire à leur énième projet professionnel ; à leur énième couple raté ; à leur énième cure de désintoxication. Ils sont dans une spirale d'échec ou de mort, et leur vie entière devient un mensonge, parce que personne n'est assez cruel pour déciller leurs yeux aveugles. Ils sont d'éternels enfants malades, que l'on protège de la réalité par un consensus navré et passif.

Mais qu'aurais-je dû faire ou dire ? Pouvais-je déconseiller à Audrey de vivre, et lui dire de mourir tout de suite ?

Elle s'accrocha, avec une forme d'héroïsme toute particulière. Elle prépara pour Sacha des fêtes d'anniversaire féériques, elle vêtit sa petite fille comme une princesse de conte. Elle leur chanta

des chansons, leur lut des livres, leur apprit des comptines. Elle fut une vraie mère, joyeuse et ferme à la fois. Son compagnon, par un effet de cette méfiance en l'avenir que je viens d'évoquer, ne renonça cependant jamais tout à fait au rôle maternel que le destin lui avait fait endosser pour son fils.

Combien de temps cela pouvait-il durer ? La fin pouvait-elle être différente ? Audrey est-elle morte par nécessité ou par hasard ? Ou bien par cette troublante et obsédante conjonction des deux, à laquelle mon métier m'a habitué... L'événement tragique qui survint tenait à la fois de l'accident, et du dénouement inévitable. Je ne sais comment exprimer plus clairement cette idée, si fondamentale en psychanalyse, que le hasard ne donne que des *formes particulières* à ce qui existe déjà à l'état latent, sous forme de désir. Le désir de mort se nourrit d'un événement continu, et grandit jusqu'à éclater dans le passage à l'acte. Mais l'événement ne fait que déclencher un mécanisme latent. La mine est déjà là, portant en son ventre la destruction, avant qu'un objet quelconque ne l'active. Audrey, comme son frère, étaient tous deux minés.

Pierre s'était pris d'une passion dévorante pour la plongée sous-marine depuis la mort de sa femme. Il plongeait régulièrement dans la Manche, même par des températures glaciales, parfois de nuit. Il passa tous les brevets en un temps très court, et devint rapidement un amateur très éclairé. Il s'animait parfois, en parlant de profondimètres ou de mélanges gazeux. Il possédait un matériel impressionnant, que je pus admirer, un jour, dans sa chambre de la Pommeraie. Je remarquai, dès qu'on m'en parla, la profonde affinité de ce sport avec lui. « Le monde du silence », comme disait Cousteau, lui convenait si bien qu'il ne souhaitait plus s'en éloigner. Ses plongées étaient de plus en plus fréquentes, de plus en plus profondes, de plus en plus longues.

La plongée était probablement l'aboutissement, le point de convergence, d'un faisceau de désirs en lui. Il respirait dans l'eau où sa sœur s'était noyée. Il plongeait en sa mer. Il était séparé des être vivants qui l'entouraient par un masque, il avait la bouche empêchée de parler. Il était libre, et léger, dans ce liquide amniotique, et absolument seul. Il cotoyait cette mort qui le hantait depuis l'enfance. Il pouvait reposer, là, en paix.

Pierre un jour partit plonger seul et ne remonta pas.

On ne trouva pas de note de suicide, mais on nota qu'il n'avait pas emmené son portefeuille, et s'était débarrassé de son alliance, ce qui semblait inhabituel. Le canot qu'il avait utilisé était toujours à l'ancre, mais pouvait avoir dérivé. Il ne contenait quasiment plus d'essence. Des hélicoptères survolèrent la zone pendant plusieurs jours. La gendarmerie étudia les courants, fouilla les plages, le pied des falaises. Mais son corps ne fut jamais retrouvé.

Je ne connais pas grand chose de plus déstabilisant qu'une disparition. Pierre était absent – violemment absent – de sa maison, de son bateau, de sa famille. Il était aussi absent qu'un mort, et c'était la même douleur pour ses proches de voir sa chaise vide à table et de croire reconnaître son pas dans l'escalier ou le bruit de sa voiture dans l'allée. Mais il n'était peut-être pas mort. Il y avait un doute, minuscule, comme une tache d'encre sur une surface blanche, à laquelle on pouvait donner toutes les formes. Il était peut-être parti, comme le font certaines personnes, sans avertir personne, en changeant d'identité, pour disparaître. Il était peut-être quelque part, hors d'atteinte, attendant des secours. Il était peut-être en train de mourir, et non déjà mort. Et ce doute insidieux remuait des torrents, des déferlantes émotionnelles bien plus insoutenables encore que celles du deuil. C'était le deuil, dans toute son horrible difficulté, plus autre chose : une angoisse sourde, mais permanente, qui vous prenait au réveil et ne vous quittait plus, changeant d'objet sans cesse. Monsieur H. fit jouer toutes ses relations, et déploya une énergie singulière, pour rechercher le corps. Il désirait, éperdument, trouver le cadavre de son fils, comme s'il savait que sans corps il ne pouvait y avoir de deuil, mais seulement un *modus vivendi* infernal avec la mort, toujours plus probable, mais jamais certaine.

Il y a une certaine paix autour d'un cercueil. Le visage figé ne souffre plus. Il n'y a plus rien à faire – c'est la paix de la défaite, peut-être, mais une paix malgré tout, parce qu'on a rendu les armes.

Autour du vide de Pierre, il n'y avait que des interrogations et des alarmes, un état de siège permanent. Il pouvait avoir besoin de quelque chose, quelque part, en ce moment. Il pouvait revenir, soudain, alors qu'on avait commencé à vivre sans lui. Il était plus probablement mort, au fond de l'eau noire. Anonyme et méconnaissable.

La gendarmerie le déclara mort au bout de douze jours.

Les H. organisèrent une cérémonie en bord de mer, avec des gerbes de fleurs qu'on jeta à l'eau.

C'était il y a trois semaines.

Audrey, à la cérémonie, méconnaissable elle aussi, et noyée. Son visage bourrelé et livide. Elle ne pouvait pas marcher, ses jambes se dérobaient sous elle. Elle essaya de faire quelques pas pour jeter une couronne à la mer, mais elle perdit l'équilibre, deux fois, et son compagnon, qui la soutenait avec peine tant elle paraissait lourde, lui cacha les yeux et la berça jusqu'à la fin de la cérémonie.

Margot, qui n'avait que sept ans, et qui ne comprenait pas encore pleinement ce qui lui arrivait, s'agitait. Madame H., à côté d'elle, sa main gantée toujours prête à la calmer, et, peut-être, à la protéger, était très droite, très blanche, et paraissait très vieille. Monsieur H. orchestrait la cérémonie, des tics nerveux crispant ses lèvres, et ses paupières, comme s'il ne parvenait pas à pleurer.

On se tournait instinctivement vers la mer, malgré les embruns. On écouta à peine le prêtre, les collègues de travail, les camarades de plongée, dont les paroles vides se perdaient dans le vent. On parlait d'un accident tragique, d'une jeunesse fauchée par la fatalité. On disait que Pierre aimait la vie.

Moi, je me demandais ce qui se passe dans la tête d'un homme qui plonge, qui descend toujours plus bas, qui dépasse très doucement, très progressivement, le seuil d'oxygène et de profondeur au-delà duquel il ne pourra pas remonter. J'essayais d'imaginer cet ultime voyage, dans l'eau silencieuse, et la danse assourdie des poissons éclairés par le faisceau de la lampe. L'ivresse des profondeurs, et celle du départ. Le monde du silence, qui vous engloutit dans sa suprême lenteur, dans sa paix infinie, dans son immense bleu.

C'est à toi, Audrey, que je veux m'adresser pour ce dernier chapitre. Mais avant, il faut que je m'adresse à tes parents.

J'espère sincèrement, et du fond du cœur, que vous ne lirez jamais ces lignes. J'ai eu, parfois, au cours de ce récit, l'air de vous accuser. Je suis conscient que je n'en ai pas le moindre droit, que je suis tout aussi coupable, que je ne vous connais pas assez pour vous juger, et qu'il est inhumain de chercher à vous infliger une seule peine de plus. Je sais que votre douleur n'a pas de nom. Je sais que la vérité que j'ai essayé d'approcher n'est vraie que pour moi, que vous en avez une autre, mille autres, et que toutes se valent. Je vous admire de continuer à vous battre pour Margot. Et ce que vous faites pour elle rachète à mes yeux tout le reste. Dans ma démarche d'écriture, si ambiguë, je n'ai jamais cessé de penser à vous comme à d'autres moi-même. Vos lâchetés, vos colères, vos indifférences, vos erreurs, vos surdités, sont les miennes. Je vous ressemble beaucoup plus que je ne ressemblais à Audrey. Elle était seule sur l' autre rive, et nous étions tous du même côté. Impuissants.

Et maintenant, il me faut entamer ce dernier, terrible chapitre. Celui de ta mort, Audrey, celui de notre échec.

Je t'ai attendue à la clinique, le lendemain de la cérémonie pour ton frère – peut-être parce que tu m'étais venue, la dernière fois, juste après l'enterrement de Laure. Mais personne ne t'amena à moi. Tu étais cloîtrée à la Pommeraie. J'hésitai à appeler, parce qu'on ne dérange pas impunément une famille en deuil, mais je finis par le faire. Je tombai sur ton père, qui avait la même voix blanche que lorsqu'il m'avait appelé, trente quatre ans plus tôt, pour Jessica. Il me dit que tu étais au plus mal, que tu ne souhaitais pas être hospitalisée, et que personne dans la famille ne le souhaitait. Il me dit que je pouvais passer quand je voulais pour te voir, que tu serais sûrement contente de me parler. Je n'ai pas insisté.

Je suis venu le lendemain. Et deux jours après. Et plusieurs autres fois, pendant deux semaines. Je dois t'avouer que, dans l'anamorphose de ma mémoire à vif, toutes ces conversations se mélangent et se confondent en une seule. Il y avait toujours les mêmes cris d'enfants dans la maison, et les cavalcades lointaines ; les meubles cirés, la pénombre ménagée par les lourds rideaux à fleurs. J'arrivais avec ma petite voiture , je la garais à côté de la voiture de Pierre, et je grimpais l'escalier du perron, comme un habitué du lieu. Je croisais parfois un membre de la famille – ton compagnon, ton père, plus rarement ta mère. Ils paraissaient tous tellement meurtris, et vaquaient à leurs occupations d'un air si absent... Il n'y avait que les enfants qui parlaient, et criaient, et pleuraient, et remplissaient le silence de leur babillage incessant. Margot, sept ans, Sacha, trois ans et demie, et Camille, neuf mois. Trois enfants vivants qui conjuraient trois morts – Jessica,

deux ans. Laure, trente-deux ans. Pierre, quarante. La maison était un champ de bataille entre les enfants vivants et les enfants morts – et les H., comme des divinités muettes, arbitraient l'incompréhensible combat.

Je me souviens de ta chambre suffocante.

Les volets clos, car la lumière te faisait mal à la tête, et les rais de lumière avare qui me permettaient de voir, ou plutôt de deviner, ton visage ravagé, déformé par les larmes, dont le regard paraissait absent, comme une lumière éteinte. Parfois tu ne parlais pas pendant de longues minutes, et je me demandais ce qui se tramait derrière ce front moite, aux cheveux en désordre, dans la négligence effrayante de ton indifférence.

Parfois, ta voix s'élevait, si faible, si peu différente du silence, que je devais prêter l'oreille et approcher mon visage presque à la hauteur de ta bouche.

Tu disais que la douleur te submergeait, que tu n'aspirais qu'à dormir.

Tu disais que les idées noires ne s'arrêtaient plus, que tu n'arrivais pas à en parler à ta famille. Que tu avais peur cette fois de ne pas y arriver.

Tu disais que c'était l'anniversaire de Sacha et que tu avais fait semblant de sourire mais qu'en réalité tu n'étais pas là.

Moi, je disais des banalités, parce que même un psychiatre n'a pas de mots devant cela.

Je te disais que le temps apaise toute chose, qu'il fallait seulement qu'il passe, et que ton chagrin diminuerait. Je te disais que la tempête se calmerait, que tu devais protéger la petite flamme de ta vie, en attendant que le vent cesse, que tu devais te raccrocher à ta vie future avec tes enfants. Je te disais qu'il ne fallait pas penser, mais juste mettre une journée devant l'autre, encore, et encore.

Je t'ai demandé, à chaque fois, si tu voulais venir à la clinique.

A chaque fois, tu m'as répondu que tu ne le désirais pas.

Je te sentais plus fermée, plus inaccessible que les autres fois – mais, étonnamment, plus calme. Je pensais que c'était bon signe. Mais ton calme était celui de quelqu'un qui se sait condamné, et qui n'a pas envie de sentiments ou de paroles inutiles. Tu n'avais pas de crise d'angoisse, comme les autres fois. *L'angoisse* de la mort avait été clandestinement remplacée par un *désir* de mort. Un désir auquel tu as fait face, toute seule, pendant de longs jours et de longues nuits solitaires. Et puis le désir s'est fait pulsion, il a pris possession de toi, et tu as cessé de lutter.

C'était pendant la nuit. J'imagine ton insomnie, ou plutôt, ta demi-conscience médicamenteuse. Tu n'arrives pas à trouver le sommeil auquel tu aspiras – et tout à coup, quelque chose se décroche, se dénoue, dans ton âme. La bonde lâche. Le flot noir, enfin libre, remplit tout.

Tu te lèves sans faire de bruit, sans un regard pour celui qui dort à tes côtés. Tu te sais du porte-bébé ventral, qui – pour quelle obscure raison ? traîne là. Tu traverses, comme un fantôme, en chemise blanche, la demeure désertée, où les souffles des enfants vivants ne s'entendent plus. Il

n'y a plus que les morts, dans la maison, à cette heure, les morts lâchés, déchaînés, qui t'accompagnent, qui t'entourent comme une famille – comme la seule famille à laquelle tu puisses désormais te sentir appartenir, car la famille des vivants, celle qui dort à l'étage, ne te concerne plus. Tu ouvres la porte d'entrée sans prendre la peine de la refermer, et tu te diriges vers le fond du jardin, où tu ramasses une pierre. Une de ces lourdes pierres plates où vous aviez coutume de vous asseoir, Pierre, Jessica et toi. Et puis tu trébuches sous le poids, car tes muscles sont atrophiés, ton souffle court, ton corps affaibli. Mais tu parviens à fixer la pierre dans le sac ventral, et tu marches, courbée en avant, croulant sous le poids, jusqu'à la piscine. Et tu plonges. Sans réflexion, sans cérémonie, sans fioriture. Avec la précipitation de quelqu'un qui ne veut pas se rater.

Tu n'avais jamais fait de tentative de suicide.

Ce matin, Audrey, à ton enterrement, ta mère est devenue mère. Elle était auprès de ton corps lorsqu'ils sont venus pour fermer le couvercle. Il y a eu un instant de confusion, comme si elle ne comprenait pas ce qu'ils venaient faire, puis elle a eu un geste brusque et, l'air égaré, elle a poussé un cri. Un unique cri déchirant, que je ne cesse d'entendre.

Et puis ses larmes ont traversé ses yeux comme un torrent qui rompt un barrage. Elle a pleuré là, sur ton corps si pitoyable, toutes les larmes qu'elle n'avait pas versées pour Jessica, toutes les larmes qu'elle n'avait pas versées pour Pierre. Elle perdait ses trois enfants à la fois.

Ton père, lorsque je me suis avancé pour lui présenter mes condoléances, m'a agrippé le bras avec une force désespérée. « Tous les trois, murmurait-il, hagard. Ils se sont noyés. Tous les trois. »

Et moi, Audrey, moi, je suis là, avec mes idées de psychiatre. Je suis obnubilé par la *pierre* dans le *porte-bébé*, et cette image me hante. Cette *pierre* c'est ton frère qui t'a entraînée au fond de l'eau. A la place de l'enfant que tu ne pouvais pas porter.

Je n'aurai probablement jamais l'occasion de le vérifier, mais je suis sûr que des trois pierres plates, celle que tu as choisie, c'est celle de Jessica.

Et j'ai l'impression, quand j'y pense, que je ne cesserai jamais de te pleurer.

